



442ÈME RUE

Newsletter à géométrie variable et parution aléatoirement régulière

N° 104



©Suzanne-Hollway - http://www.la442rue.com

442ème RUE
64 Bd Georges Clémenceau
89100 SENS
FRANCE
(33) 3 86 64 61 28
leo442rue@orange.fr
<http://www.la442rue.com>

Merci et salut :

Les LEZARDS MENAGERS
K-PUN
PRESIDENT DOPPELGANGER
MARINA (Cattfish)
Lucas TROUBLE (Nova Express)
BOOGIE (Beast Records)
Gui de CHAMPI
AC/JC (Zebarges)
Mr BEAT-MAN (Voodoo Rhythm)
Jean-Noël LEVAVASSEUR
Guillaume CIRCUS
The ELEC MATICS
SICKBUZ
Fred ALPI
CHLOE (Delete Your Favorite Records)
ABFAB (Contre-Choc)
Andy BUNNEY (Ramonettes)
ERIC (Last Chance Garage)
JAY et la ROLLER ASSO
STRONG COME ONS
SABRINE (Radio Campus 3)
CAN I SAY ? RECORDS
DEZES
GHOST HIGHWAY RECORDINGS

Jeudi 19 juin 2014 ; 17:40:10 (Droopy time)



CATFISH : Muddy shivers (CD autoproduit)

Le Jura n'est pas le Mississippi, sauf dans les rêves les plus fous de certains, et notamment dans ceux de ce couple qui, sous le nom de Catfish, vient de faire paraître son premier album. Entre leur nom de groupe, Catfish, comme les poissons-chat qui pullulent dans les ondes boueuses du "Père des eaux", ainsi que l'appelaient les amérindiens qui vivaient sur ses rives, leur look, revendiqué et assumé, de ploucs hillbillies, façon "Petite maison dans la prairie" revue par Rob Zombie, ces hillbillies qui ont fait des collines un peu plus à l'est du fleuve le berceau du bluegrass et de la country, dont on peut parfois retrouver quelques accents dilués dans leur musique, et leur musique, justement, qui, sur une solide base blues, digresse parfois vers des sonorités plus "blanches", mais tout aussi "roots", on ne peut pas dire que la culture musicale dominante de Catfish soit la chanson populaire franc-comtoise. Y a eu comme un bug dans leurs gènes. Chez eux, le poulet frit remplace la cancoillotte, et le whisky frelaté l'absinthe (quoi que...). Amandine Guinchard et Damien Félix (ben oui, sont officiellement français, avec des patronymes en conséquence, tout le monde ne peut pas s'appeler Mississippi Fred McDowell ou Memphis Minnie), la petite Amandine et le petit Damien, donc, sont tous deux multi-instrumentistes, et ne se privent pas d'appuyer leur blues foutraque sur des percussions minimalistes, sur une basse grondante, et sur des guitares saturées de poussière ou d'humidité, en données corrigées des variations météorologiques. Par-dessus tout ça, la voix d'Amandine, qui lui sort littéralement du fond de la gorge, se fait râcleuse, grogneuse, gratteuse, pour mieux nous faire accroire à l'authenticité de l'esprit blues qui anime nos deux feux-follets des 12 mesures. Ce qui ne l'empêche pas, parfois, de se faire caressante ou aguicheuse, pour mieux nous attraper dans des filets qui, en matière de pêche au gros fretin, en ont vu d'autres. Ce qui ne les empêche pas, non plus, de manier le second degré et l'humour décalé, comme en témoigne, par exemple, le clip de "Make me crazy", tourné dans une baignoire, l'eau bleuie aux sels de bain en guise de bouillasse vaseuse, et les poissons rouges en lieu et place des silures attendus, bien vu.

The MANBO : Carry on (CD, Nova Express Records - novaexpressrecords.com)

Je ne sais pas si les trois gugusses de the Manbo sont déjà allés traîner leurs bottes du côté du désert du sud-ouest des Etats-Unis, mais, en tout état de cause, ils semblent en avoir assimilé toutes les beautés, tous les attraits, toute la magie. Au point d'en avoir fait la trame même de leur nouvel album, leur deuxième. Certes, il y a cette pochette où les vautours vous attendent à la croisée des chemins (plus à l'est, généralement, c'est le diable qui y attend le bluesman égaré), sans qu'ils se mordent pour autant, ils ont déjà de quoi se remplir le jabot, mais un petit supplément de bidoche faisantée ne serait sûrement pas pour les effaroucher. Il y a aussi le motel abandonné qui ne donne plus refuge qu'à des fantômes dont on préfère ne pas savoir comment ils ont atterri en un tel endroit. Ca, c'est pour les clichés, bien réels, de toute ballade entre Panhandle texan et Vallée de la Mort californienne, hors des sentiers battus et des autoroutes balisées, évidemment, on n'est pas dans le trip circuit organisé tout compris, surtout la climatisation Pullman et le troupeau de retraités appareil photos en bandoulière. Ce genre de voyage initiatique, c'est au volant d'une guimbarde hors d'âge, la bière tiède

La "442ème RUE", le retour de la vengeance du rock'n'roll

La "442ème Rue" à la radio ? Oui, c'est possible ! Avec pas moins de 3 émissions.

"442ème Rue", tous les mardis, de 18h30 à 21h.

"ABC Rock" (le rock de A à Z), les 1er, 3ème (et éventuellement 5ème) mardis du mois de 21h à 23h.

"Best of 442ème Rue", les 2ème et 4ème mardis du mois, de 21h à minuit.

Ca se passe sur le 94.5 de Triage FM, à Migennes (Yonne).

Et sur Internet : <http://www.triagefm.fr>

Stay tuned.



à portée de main, et le stetson vissé sur le crâne qu'on le vit le mieux, et dont on rapporte les souvenirs les plus vibrants. Tout ça pour dire que the Manbo nous convient à les accompagner dans leurs vagabondages désertiques, sur des routes où l'asphalte brûlant vous grille les pneus aussi sûrement que le cuisot douteux votre steak dans la dernière gargotte avant l'antichambre de l'enfer, entre sable et poussière en suspension, entre cactus aux formes improbables et tumbleweed en perpétuel errance, entre tarentules et rattlesnakes. Du coup, la musique de the Manbo est à l'avenant, boogie fiévreux, blues chafouin, country desséchée, rock'n'roll trimardeur, voire punk ratatiné. Oubliez les grandes villes et leur confort, oubliez les contrées humides des vallées du Brazos, de l'Arkansas, du Mississippi ou de la Yahoo, oubliez l'affabilité des pique-nique et des jamborees, oubliez la bonhomie de la civilisation. Ici vous êtes au milieu de nulle part, là où hommes et bêtes sont taciturnes par nécessité, taiseux par volonté, renfermés par devoir. Ce qui n'empêche pas de partager le café amer, le tord-boyau décapant ou le bivouac austère. Certains nous infligent leurs soirées diapos, the Manbo préfèrent nous offrir un disque pour nous conter leurs aventures.

CHICKEN DIAMOND : My name is Charles 'Chicken' Diamond (CD, Beast Records)

S'il ne fallait retenir qu'un seul disque de blues pour ce premier semestre 2014, ce serait sûrement celui-là. En même temps, chaque album de Chicken Diamond se retrouve quasiment d'office en haut des préférences de tout amateur de guitares cradingues, de rythmes frappadingues et de vocaux baltringues. Ce type-là, vous lui colleriez une boîte à cigare entre les pattes, il vous en tirerait quand même ce blues crasseux et glaireux nourri à la boue douteuse et biberonné à l'alcool de patate. C'est qu'on ne se refait pas quand on a décidé de vendre son âme, non pas au diable, même lui n'en a pas voulu, mais à la sainte trinité du blues, de l'électricité et du juke-joint. Chicken Diamond c'est, à lui tout seul, la ligne directe Clarksdale-Chicago, comme si Robert Johnson avait trouvé une prise pour brancher sa guitare, comme si Muddy Waters était resté dans sa plantation, et comme si Jon Spencer avait fait le lien entre les deux. "Cotton field", plutôt que de se lamenter sur les cueilleurs de coton cuisant en plein soleil, raconte leur révolte face à la brutalité esclavagiste. "Mojo", plutôt que de laisser croire que le bougre est bien monté, le prouve derechef en sautant sur tout ce qui bouge. Deux exemples parmi d'autres. Chicken Diamond est un one man band, sauf que, en plus de sa guitare perpétuellement dans le rouge, et de sa batterie en mode moteur à explosion, il rajoute une basse à tout le bazar, façon charge d'éléphants en pleine crise de nerfs. Chicken Diamond, une fois qu'il a lancé la machine, rien ne peut l'arrêter. Ecoutez son "Dark boogie" par exemple, qui fonce droit devant lui comme une locomotive en surchauffe dans les Grandes Plaines. Ou son "Motorcycle", vision sonore et sonique d'une bande de Hell's Angels traversant un bled confit dans sa léthargie. Et puis il n'a peur de rien le Chicken Diamond, ni de personne. Prenez Dylan, au hasard, n'importe quel aficionado normalement constitué se contenterait de lui demander un autographe, sachant qu'en plus il aurait toutes les chances que le maître l'envoie chier, Chicken Diamond, lui, préfère sortir le surin et lui faire les poches, lui piquant au passage le manuscrit de "Maggie's farm", histoire d'en faire son quatre heures et de se le réapproprier sans plus de façon. Chicken Diamond, c'est pas la politesse qui l'étouffe, ni l'inhibition, ce qu'il veut, il le prend, sans demander la permission, et gare à qui voudrait faire mine de se rebiffer. Son nom est Charles 'Chicken' Diamond qu'il vous dit. C'est même marqué sur ses avis de recherche. Et il ferait beau voir qu'on offre moins de 5000 dollars pour sa tête de hobo dépravé. Au risque de le voir débarquer en ville et de raser 2-3 pâtés de maisons d'un seul accord de son blues rageur et hargneux. Tout en se marrant comme un damné. Vu que le blues n'est pas une musique d'enfants de chœur.



ASHTONES : Let us be the legends... (You think we are) (LP, Turborock Records/Presto !/Guerilla Vinyl/Beast Records)

On ne peut pas dire que le destin ait épargné les Ashtones ces dernières années, puisque deux des membres du groupe sont morts accidentellement en quelques mois. Mais le rock'n'roll aide à se forger le caractère. Le rock'n'roll apprend à se battre, à affronter l'adversité, à relever les défis. Il apprend surtout à ne pas courber l'échine, à ne pas s'apitoyer sur son sort, à ne pas se morfondre inutilement. La preuve, les Ashtones sont toujours là, ce nouvel album en est la preuve. Les références sont toujours les mêmes, suffit de mater les t-shirts arborés par nos cinq lascars, ils résumant bien la pensée musicale de la bande : rock'n'roll à l'état pur, guitares au vent, riffs acérés, beat puissant, voix du fin fond de la bouteille de gnôle. Risquent pas de passer pour la dernière mignardise pop à la mode, et ils s'en foutent royalement. Chez les Ashtones, on porte toujours les boots, le jean et le perfecto, on en fait même un point d'honneur. Et, en 10 titres, on vante les mérites de la prostituée du coin de la rue, on joue les vagabonds du côté des îles Lofoten (la Norvège est même doublement saluée avec la reprise de "Rendez-vous with anus" de Turbonegro), on côtoie les fantômes de Chelsea, on se fait un pèlerinage sanctifié (entre Detroit et New York ?), on se prend pour une légende, bref, on trace sa route sans se préoccuper des autres, que ceux qui les aiment les suivent, que les autres aillent se faire voir. Une philosophie parfaitement adaptée à la survie au quotidien.

KING MASTINO : We refuse to sink (CD, Ghost Highway Recordings)

Bien que plutôt formés au hardcore, les membres de King Mastino, avec ce nouveau projet (est. 2008), ont choisi de revenir aux fondamentaux et aux racines, à savoir un méchant rock'n'roll qui, depuis 4 bonnes décennies, fait la navette entre Detroit et la Suède. Pensez MC5, Stooges, Hellacopters ou Nomads et vous aurez une idée assez précise des décharges de chevrotines que les lascars sont capables de vous balancer dans le buffet. Imparable. Les riffs sont affûtés et tranchants, le chant est digne des plus puissants hérauts vikings, les mélodies nous rappellent la délicatesse des hordes barbares déferlant sur le monde, bref, sont pas prêts de représenter l'Italie à l'Eurovision, sont trop sincères et trop intègres pour ça. "We refuse to sink" est déjà leur troisième album, ça ne chôme pas. Une discographie entrecoupée de quelques splits 45t qui, là encore, montrent bien dans quels marigots ils font trempette. On ne s'associe pas avec des gens comme Gonzales ou les Sewergrooves par hasard, c'est bien une preuve que le pillage et la rapine sont les deux mamelles auxquelles on s'abreuve du côté de La Spezia, charmante bourgade de la côte ligure, au climat dolent, qui n'a pourtant plus vu de pirates sur ses plages depuis que les nazis y avaient établi la limite ouest de leur "ligne gothique" chargée, comme le "mur de l'Atlantique", de contenir les assauts alliés. Elle non plus n'a servi à rien, mais ça fait toujours des trucs à raconter aux touristes. De là à penser que les 4 petits futurs King Mastino aient passé leurs après-midi à jouer dans les bunkers abandonnés plutôt que d'aller à l'école, bande de petits sacripants, il n'y a qu'un pas qu'on se plaît à franchir. En attendant, on se retrouve aujourd'hui avec un foutu disque de rock'n'roll bien juteux, parfaitement huilé, et gouleyant à souhait. Alors pourquoi se contenter d'ersatz ?

BITTER SWEET KICKS : Eat your young (LP, Beast Records)

A peine remis de leur première baffe, "Linea de fuego", en 2012, qu'on se prend aujourd'hui cette nouvelle torgnole, c'est le double effet Bitter Sweet Kicks. Et, plutôt que d'avoir envie de répliquer, on se dit que cette double taloche est pour le moins revigorante, en nous empêchant de sombrer dans un conformisme béat. C'est que le rock'n'roll pratiqué par les australiens (Melbourne, where else ?), avec ses incursions bluesy, ses explorations punk, ses ritournelles garage, se révèle foutrement roboratif. Comme le premier album, "Eat your young" ne propose que 7 titres (enfin, 8, avec le bonus final anonyme, sorte de dérive jazzy sur fond de fin de soirée cabaret et ambiance de film noir, sympathique au demeurant). Autant dire que Bitter Sweet Kicks ne se vautre pas avec complaisance dans une musique délayée, diluée et détricotée. Ils vont à l'essentiel, l'accord séminal, le riff gouailleux ("Col. Party"), le tempo séduisant. L'album s'ouvre sur un "Putain de merde" qui prouve qu'ils ont largement mis à profit leurs nombreuses incursions au pays de Cambronne, et qu'ils ont retiré le meilleur de leurs premières leçons de français. Alternant morceaux enlevés ("Can't quite manage") et mid-tempos visqueux ("Dropped"), ils nous soumettent au régime d'une douche écossaise qui nous ravigote les esgourdes et nous fait aussitôt nous dresser sur

nos ergots de coqs de combat, et nous sentir maîtres du monde, ce qui est toujours flatteur pour l'égo. Comme leur nom l'indique, elles sont douces-amères les calottes de Bitter Sweet Kicks, raison de plus pour tendre l'autre joue. Non pas que je veuille faire l'éloge du SM (en même temps, chacun ses goûts, je ne juge pas), juste que le matin, au réveil, ça peut s'avérer largement aussi efficace qu'un café bien serré, les effets secondaires en moins, à part l'addiction, mais bon, pour une fois, on peut bien faire une exception, c'est toujours moins nocif que la clope.



442eme RUE LE LABEL

- RUE 001 = **SALLY MAGE** (Single 2 tracks)
Punk-rock-garage - Green vinyl - 7,5 €
- RUE 002 = **Joey SKIDMORE** (Single 2 tracks)
Iggy Pop covers - Green vinyl - 7,5 €
- RUE 003 = **GLOOMY MACHINE** (Single 2 tracks)
Noisabilly - Pink vinyl - 7,5 €
- RUE 004 = **Nikki SUDDEN** (Single 2 tracks)
Class rock - Blue vinyl - 7,5 €
- RUE 005 = **Johan ASHERTON** (Single 2 tracks)
Lightning pop - White vinyl - 7,5 €
- RUE 006 = **HAPPY KOLO/CHARLY'S ANGELS** (Split EP 3 tracks)
Punk-rock vs punk'n'roll - Pink vinyl - 7,5 €
- RUE 007 = **LICENSE TO HEAR - A TRIBUTE TO JAMES BOND** (LP 16 tracks)
16 bands covering 007 themes - Picture disc - 19,5 €
- RUE 008 = **The DIRTEEZ** (Single 2 tracks)
Cryptic rock'n'roll - Blue vinyl - 7,5 €
- RUE 010 = **Joey SKIDMORE** : One for the road...Live at the Outland (CD 12 tracks)
Roots-rock'n'roll on stage - 15 €
- RUE 011 = **ROYAL NONESUCH** : Maximum EP (EP 4 tracks)
60's-garage - Black vinyl - 7,5 €
- RUE 012 = **GLAMARAMA** (CD 24 tracks)
24 rock'n'roll bands with guitars - 15 €
- RUE 013 = **The FAN FOUR - A TRIBUTE TO THE BEATLES** (EP 4 tracks)
4 bands loving the Fab Four - White vinyl - 10 €
- RUE 015 = **ELECTRIC FRANKENSTEIN vs DOLLHOUSE** (Split EP 3 tracks)
Power punk vs Rock'n'blues - Green vinyl with red speckles - 7,5 €
- RUE 016 = **Les MARTEAUX PIKETTES** (EP 4 tracks)
Punk-rock'n'roll-garage 77 - Picture-disc - 8 €
- RUE 017 = **CHEWBACCA ALL STARS** (Single 2 tracks)
Punk'n'soul to let the girls dance - Green vinyl - 7,5 €
- RUE 018 = **TRIBUTE TO MOTORHEAD - ONE SONG FOR THE R.A.M.O.N.E.S.** (EP 6 tracks)
6 covers of Motorhead's «R.A.M.O.N.E.S.» Heavy-power-rock'n'roll - Grey vinyl - 7,5 €
- RUE 020 = **The FROGGIES** : Leather and lace - An anthology of the Froggies (CD 24 tracks)
Reissue 2 LP's on 1 CD. 80's french power-pop. Johan Asherton's first band - 15 €
- RUE 021 = **SPERMICIDE** : Drunk'n'roll (LP+CD 11 tracks)
High energy power rock'n'roll from France. Covers of Black Flag, Chron Gen & Motörhead - Red or clear vinyl - 21,5 €
- RUE 022 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Best of the first five (LP 14 tracks)
High energy power rock'n'roll from Sweden - Dark grey vinyl - 19,5 €
- RUE 023 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Live at Rockpalast (LP 14 tracks)
Live in Germany. Covers of Misfits and Bruce Springsteen - Downlaod code - Black vinyl - 23,5 €

HEAD ON : Changing shape (LP, Beast Records - www.beast-records.com)

BED BUNKER : Bed Bunker (CD, Beast Records)

Le deuxième album de Head On marque une évolution notable dans l'approche rock'n'rollienne du groupe rennais. Non pas tant dans sa musique d'ailleurs, il s'agit toujours de rock'n'roll viscéral avec une belle coloration bluesy bien visqueuse, du genre qui gratte là où ça démange le plus, quelque part entre les tripes et les couilles. Un rock'n'roll abrasif et rugueux qui laisse de belles traces bien marquées là où ça bastonne, quelque part entre les deux yeux et le sternum. Un rock'n'roll pour les durs à cuire et les teigneux. Non, là, on est en terrain connu, pas de souci. Le gros plus de ce disque, ce sont les invités, si on peut encore les appeler ainsi tant ils tiennent de la place sur le canapé. D'autant qu'il ne s'agit pas de n'importe qui. L'australien Pete Ross tout d'abord, qui a produit le truc, et qui le parsème de quelques interventions vigoureuses, des percussions par ci, des claviers par là, de la guitare ailleurs, on ne peut pas dire qu'il se la soit coulé douce sur ce coup-là. La néo-zélandaise Susy Sapphire ensuite, par ailleurs complice élégante de Pete Ross. Susy Sapphire qui a écrit, ou co-écrit, les paroles de 7 des 12 chansons de ce disque, qui en profite pour en chanter une en duo avec Seb Boogie, le vocaliste attiré de la bande ("She's gone"), et qui en surligne 5 autres de ses choeurs racés. Et enfin Fred Rollercoaster, titulaire de la chaire de saxophone derrière King Khan, souffleur de tuyau dans le trio limougeaud Weird Omen, et qui, ici, éclabousse 3 titres de ses vitupérations cuivrées, éclatantes et lustrées, ce qui, il faut bien l'avouer, rehausse aussitôt le fumet d'un disque pourtant déjà fort parfumé. Head On vient d'ajouter un beau bouquet d'épices à son ragoût mitonné avec soin et art. Ragoût de kangourou, assurément, puisque c'est aux antipodes que le groupe puise l'essentiel de ses influences, comme le prouvent les 2 reprises du disque, "Ivy climbing" des Bowerbirds, et "Post powder blues" de 6 Ft Hick, toutes 2 estampillées downunder.

On reste en famille avec le premier album du duo de guitaristes Bed Bunker, puisque l'un des deux protagonistes, Franck, est habituellement batteur de Head On, qui troque donc ses baguettes et ses fûts contre un médiator et une 6 cordes, mais aussi un micro, une 4 cordes et quelques claviers, histoire d'occuper pleinement ses 10 petits doigts agiles. Quant à Gu-Lee Lerock, son complice dans cette histoire, il n'est autre que le roadie de Head On, la famille je vous dis, y a que ça de vrai. Surtout que, pour faire bonne mesure, on trouve aussi Boogie, le chanteur de Head On, qui vient se chauffer les cordes vocales sur "You don't stop". Et musicalement me direz-vous ? Eh ben, on oublie en partie Head On. Primo parce que la rythmique est assurée pas des machines, et non pas par quelques dizaines de kilos de muscles et d'os, ce qui donne évidemment un côté implacable au tempo de l'ensemble, le côté électronique (j'ai pas dit électro) étant renforcé par l'utilisation prégnante de claviers sur quelques titres ("Drag me down" par exemple). Quant aux deux guitaristes, elles sont à la fois complémentaires et antagonistes, selon le propos. Très nettement séparées à la naissance, elles peuvent parfois dérouler en parallèle leurs volutes sonores, à la façon de danseurs de salon qui évolueraient ensemble sans jamais se toucher, comme elles peuvent s'affronter, à la manière des joueurs de capoièra, qui font de leur "combat" une lutte virtuelle mais néanmoins codifiée. Au final, on se retrouve avec un disque de rock'n'roll, même si on peut aussi penser à une sorte de dark-punk ténébreux, notamment sur l'unique reprise du disque, "I see a darkness", de Bonnie Prince Billy, surnom utilisé par le chanteur country-folk Will Oldham à partir de 1999. "I see a darkness" dont on connaît surtout la reprise crépusculaire qu'en avait fait Johnny Cash en 2000 sur son album "Solitary man", l'un de ses plus sombres. La version de Bed Bunker n'est guère plus joyeuse, mais elle n'en est que plus déférente.

SWAMPBILLY SHINDIG - ROCKABILLY, COUNTRY AND SOUL FROM THE DEEP SOUTH (2CD, Metro Select)

C'est parfois incroyable ce qu'on peut trouver au catalogue de certains spécialistes de la compilation thématique, genre Metro Select, qui nous propose ce florilège de trucs improbables en provenance directe du sud de la ligne Mason-Dixon, là où les go-go danseuses se battent à mains nues contre les alligators pour offrir

ABONNEZ VOUS !

Le fanzine est gratuit, mais vous pouvez vous abonner en participant aux frais d'envoi.

Le principe est simple, vous envoyez la somme que vous voulez (en chèque ou en espèces bien planquées), et vous recevez la "442ème RUE" jusqu'à épuisement de votre crédit en frais postaux.

plus de spectacle, là où les concerts se donnent à l'arrière d'un pick-up rouillé, là où le jus d'alambic se sert au petit-déjeuner, là où l'on peut bouffer des tonnes de poussière sur des dizaines de kilomètres avant de se goinfrer la boue d'un cloaque planqué au creux d'une digue, là où il n'y a pas de différence entre la terre et l'eau, qui ne forment qu'une seule matière fluctuante, vaseuse, infectieuse, là où le blues et la country partoussent allègrement dans les arrière-salles douteuses de rades crasseuses de sueur et de bière. Le sud profond est une terre de contradiction, une terre qui a vu se développer l'esclavage à l'échelle industrielle et le racisme le plus brutal en même temps qu'elle a vu naître la musique la plus jouissive qui soit. Il faut donc faire avec ces contradictions, et prendre le sud tel qu'il est. En 50 titres, cette compil fait le tour d'un propriétaire qui englobe une demi-douzaine d'états, du Texas au Tennessee, de l'Arkansas au Kentucky, du Mississippi à la Louisiane, et autant de styles musicaux, de la country au blues, du boogie au zydeco, du rhythm'n'blues au cajun, de la soul au gospel, sans parler de tous les rejets engendrés par ces parents si permissifs, au premier rang desquels le hillbilly, le rockabilly ou, plus généralement, le rock'n'roll. Ici, les grands noms côtoient d'autres plus obscurs. Et si tout le monde connaît Jerry Lee Lewis (le killer de ces dames), Clifton Chenier (le roi du zydeco), Lightnin' Hopkins (le bluesman texan buriné comme un cactus), Dr John (le seul chanteur blanc à pouvoir rivaliser, vocalement, avec les noirs), Jimmy Reed (l'un des bluesmen les plus racés qui aient jamais foulé les planches, du Mississippi à Chicago), John Lee Hooker (le boogiemane [bogyman ?] personifié), Johnny Cash (le noir lui allait si bien), Albert King (qui portait bien son nom), Carl Perkins (le seul qui aurait pu être Elvis à la place de...), Little Richard (la vraie reine du rock'n'roll), Hank Williams (celui qui mis tant de blues dans son hillbilly), Elmore James (si la guitare slide devait porter un nom, ce serait le sien), Memphis Slim (qui racontait sa vie dans ses chansons), Charlie Feathers (l'un de ces sudistes fêlés du caberlot dont le pays semble regorger), Arthur Crudup (sans qui Elvis, peut-être, n'aurait jamais...), Champion Jack Dupree (un whisky dans une main, une bière dans l'autre, et les deux dernières sur le clavier de son piano, si si, il pouvait le faire), J.B. Lenoir (le seul type au monde à pouvoir porter une queue de pie zébrée sans paraître ridicule) ou Willie Nelson (outlaw qui a réussi à ne pas perdre sa crédibilité malgré les honneurs officiels), cette compil permettra à beaucoup de (re)découvrir quelques fiefés aigrefins toujours en marge de la loi et de l'ordre, comme Lee Dorsey (le groove néo-orléanais personifié), Lefty Frizzell (cow-boy mal dégrossi et alcoolique, coupable de ballades assassines), Sleepy LaBeef (qui était chez lui dans tous les honky-tonks du sud, et même au-delà), Ray Smith (l'une des nombreuses perles oubliées de Sun Records), Irma Thomas (digne fille de son père, Rufus, même shuffle, mais en plus sexy, évidemment), Eskew Reeder (plus connu sous le nom d'Esquerita, celui qui a appris le piano à Little Richard, rien que ça), Gladys Knight & the Pips (le rhythm'n'blues du sud, cru et sexuel, aux antipodes de la Tamla-Motown), Huey "Piano" Smith (jumpin' boogie-woogie au coeur du bassin de l'Atchafalaya), Jimmy Donley (qui a beaucoup écrit pour Fats Domino avant de se perdre définitivement dans le bayou) ou Wilbert Harrison (Mr Crossover lui-même, aussi à l'aise dans le blues que la country, dans le rock que dans la soul, un mystère de l'évolution à lui seul). Une compil idéale à écouter dans la voiture par une chaude et orageuse journée d'été.



Bo DIDDLEY ; Is a gunslinger + Is a lover (CD, Hoodoo Records - www.hoodoo-records.com)

Dans le n° 102, j'avais chroniqué la réédition, sur le même label, Hoodoo, de l'album "Bo Diddley", initialement paru en 1962. Et puis que ce label poursuit sa politique de réédition des disques du plus tribal des pionniers du rock'n'roll, penchons-nous, cette fois, sur cette réédition, qui couple, sur un même CD, 2 albums parus en 1961. Sur le premier, Bo Diddley prétend être un sacré pistolero, ce qu'il était, effectivement, une guitare en main, tandis que, sur le second, il prétend être un tendre, là, je n'en sais fichtre rien. Ce qui est sûr, cependant, c'est que, malgré ce que le titre du second pourrait laisser croire, ne vous attendez pas à trouver ici de la chanson d'amour mièvre et sirupeuse, ni même de la ballade fadasse. Pas de ça Lisette. Bo Diddley, c'est le rythme de la jungle à l'état pur, donc, tendre ou pas tendre, c'est bel et bien ce qu'il nous assène en 24 titres d'une ferveur fiévreuse, d'une sensualité torride, d'une énergie sans faille. Bo Diddley est l'inventeur du Diddley beat, et c'est bien ce Diddley beat qui porte l'essentiel des morceaux proposés, y compris les 5 bonus, datant de la même époque. Sur ces 2 disques, on retrouve une bonne partie des accompagnateurs habituels de Bo Diddley, dont la guitariste Peggy Jones, surnommée Lady Bo, la première des guitaristes féminines qui accompagneront Bo Diddley tout au long de sa carrière, le contrebassiste Willie Dixon, un des piliers du label Chess, sur lesquels sont parus les disques à l'époque, les pianistes Lafayette Leake ou Otis Spann, selon les morceaux, le joueur de maracas Jerome Green, compagnon des premières années de vaches maigres, les batteurs Clifton James ou Frank Kirkland, ou encore l'harmoniste Billy Boy Arnold (sur "Lazy woman", de 1959), sans parler des Impalas, un groupe de choristes qui amène une touche féminine altière pour soutenir les vocalises du Bo. Au niveau des chansons, on note quelques incontournables de Bo Diddley, surtout sur le premier album, dont "Gunslinger", "Ride on Josephine", "Cadillac", dont un modèle lui inspira la forme d'une de ses nombreuses guitares customisées, qu'il utilise d'ailleurs ici, "Sixteen tons", la reprise du classique country de Merle Travis, "Whoa mule (shine)", "Working man", inspiré des chants de travail des esclaves ou des prisonniers. Sur le second, citons "Bo's vacation", sur laquelle Bo Diddley se livre à l'un de ses exercices favoris, le blues parlé, précurseur du rap qui n'apparaîtra pourtant que 20 ans plus tard, "Congo", le bien nommé, avec son ambiance de jungle africaine, ou encore "Bo's blues", qui prouve que le blues reste bien l'influence majeure du bonhomme, même s'il a fait du rock'n'roll son véritable fond de commerce. Bo Diddley est définitivement l'un des piliers du rock'n'roll, cette série de rééditions initiée par Hoodoo le prouve de fort belle manière, en s'attachant justement à rééditer les albums complets, plutôt que de se contenter des éternelles compilations ne proposant que les mêmes morceaux, ceux qui sont passés à la postérité. Au-delà du Diddley beat, le bonhomme a toujours su explorer d'autres voies musicales.

HIPBONE SLIM and the KNEETREMBLERS : The out of this world sounds (CD, Beast Records)

Hipbone Slim (ou Sir Bald Diddley dans une dimension parallèle) sort plus de disques en une seule année que, au hasard, U2 en une décennie. C'est à ça qu'on reconnaît les vrais rockers, et qu'on peut démasquer les imposteurs. Or donc, cette nouvelle livraison est celle de Hipbone Slim et ses Gigoteurs de Genoux, dont la plus fidèle composante est une autre figure tutélaire de la scène garage-rock'n'roll anglaise, à savoir le batteur Bruce Brand (Headcoats, Mighty Caesars, Milkshakes, Masonics, et j'arrête là la liste, sinon un numéro entier de cette feuille de chou n'y suffira pas). Avec cet avatar d'Hipbone Slim, le Sieur Bald Diddley laisse libre cours à son intérêt pour le rock'n'roll au plus près des racines et de l'os, saupoudré de saveurs plus exotiques. On reconnaît ainsi du jungle beat à la Bo Diddley ("Sabretooth", "Steamroller", "Wig-Wam", qui n'est pas sans rappeler le "Comanche" de Link Wray, standard adoptif de toute la Medway Scene), du blues-boom-beat à la Yardbirds ("Easy on the eye"), du white rock pur jus ("Show me", avec le sax explosif de Spencer Chicken, chanteur des excellents MFC Chicken), du shuffle à la Chuck Berry ("Out of this world"), du rockabilly sans fard ("Shadow of myself"), jusqu'à la reprise de rigueur, l'obscur rhythm'n'blues tribal "Pretty plaid skirt" de Mel Smith and the Nite Riders. Le tout perfusé à la série B, entre sci-fi candide et western manichéen avec supplément d'exotica romantique. Avec Hipbone Slim, on est toujours dans un autre monde, ce qui nous change de celui qui nous pourrit la vie au quotidien. Qu'on soit engoncé dans un scaphandre spatial, qu'on chevauche au milieu des pitons de Monument Valley, ou qu'on taille sa route à travers la jungle hostile à coups de machette, on s'offre un peu de rêve pour pas cher, ce qui ne fait jamais de mal, même si nos genoux jouent des castagnettes par procuration.

The IRRADIATES : Revenge of the plants (LP, Productions Impossible Records/Dirty Witch)

Troisième album pour le groupe de surf bisontin. Les garennes n'en sont pas à leurs premières figures de style. Ils ont déjà de la bouteille, ce n'est donc pas à eux qu'on va apprendre à repérer le bon spot. Et question expérience, ils viennent même d'en rajouter une couche avec l'arrivée d'un quatrième membre, le guitariste Arnaud De Cea (ex Stef & Arno). Pour le coup, lui, ses origines bordelaises pourraient bien lui avoir fait tâter du rouleau sans une autre vie. Avec Dick Den's (guitare) et Buanax (batterie), qui s'étaient déjà fait les dents dans leur prime jeunesse avec Hawaii Samurai, on a là une belle brochette de chevaucheurs de vagues. On n'oubliera pas, bien sûr, le quatrième mousquetaire, le bassiste Macst, qui ne s'en laisse pas compter, et qui boit la tasse comme les autres. Or donc, les Irradiates, avec ce nouvel opus, nous font part de leurs dernières trouvailles en matière de recherche science-fictionnesque, et force est d'admettre que les deniers publics sont utilement dépensés. Voilà-t-il pas qu'ils ont découvert de nouvelles formes de plantes mutantes à côté desquelles nos dionées, droseras, népenthés et autres rossolis si familières ne sont que d'aimables gobeuses de mouches. Ici, c'est "La petite boutique des horreurs" qui prend vie sous nos oreilles esbaudies. J'en connais qui se réjouissent déjà à la pensée de la fricassée de belle-mère, du confit de voisin chiant, du sauté d'inspecteur des impôts tâtilon, du rôti de chefailon pénible, du Poutine à la broche, du Depardieu en papillote, des Le Pen en sauce, tout ce qu'ils vont pouvoir concocter avec l'aide de ces estimables et charmants végétaux dont nous allons bientôt garnir nos bacs à fleurs et nos jardinières. Avantage, ça ne laisse pas de traces, il n'y a pas de restes accusateurs, bref, c'est tout bénéfique. Nous ne remercierons jamais assez les Irradiates pour cette avancée décisive en matière de relations humaines et d'éradication des nuisibles. Après, c'est sûr, c'est comme les pitbulls, il y aura quelques précautions à prendre pour éviter les dommages collatéraux, il y aura un minimum de dressage, mais j'imagine déjà les trésors d'amour et d'affection que nous apporteront tous ces cactus carnivores, ces fougères anthropophages, ces tulipes cannibales, j'en ai déjà des frissons.

The BEACH BOYS : Surfin' safari (CD, Magic Records - www.magic-records.com)

Il est parfois étrange de constater que, le temps passant, tombent aujourd'hui dans le domaine public des disques qui ont bercé la jeunesse de certains d'entre nous. Comme ce premier album des Beach Boys. D'accord, quand ce disque est sorti, en 1962, j'étais encore beaucoup trop jeune pour m'y intéresser. Néanmoins, quelques années plus tard, les Beach Boys sont vite entrés dans mon panthéon musical personnel. Du coup, voir ce disque reparaitre aujourd'hui en bénéficiant de sa date de péremption me file quand même un sacré coup de vieux. Donc, "Surfin' safari" est le premier album des Beach Boys, qui est, à l'époque, un groupe surf bon teint, même si un seul de ses membres pratique lui-même ce sport, en l'occurrence Dennis Wilson, le batteur, qui, ironie du sort, mourra noyé en 1983. Sous la plume de Brian Wilson, bassiste et tête pensante, les Beach Boys alignent les succès comme à la parade avec ce disque qui déboule comme un surfer au sommet de la vague, ou comme un hot-rod au bout de la piste. En effet, 3 des 12 titres de cet album se retrouvent classés dans les charts américains, "Surfin' safari", "409" et "Surfin'". L'usine à tubes vient d'ouvrir ses portes, elle ne les refermera pas de sitôt. Brian Wilson, à lui tout seul, écrit les 9 originaux du disque, soit avec la complicité de son cousin Mike Love, le chanteur du groupe, soit avec celle de Gary Usher, qui entame ici une prolifique carrière de song-writer qui le verra, par la suite, travailler avec les Byrds ou Dick Dale. Côté reprises, les Beach Boys empruntent à Eddie Cochran ("Summertime blues"), aux Gamblers ("Moon dawg", que certains considèrent comme étant le premier disque de surf, de l'histoire, sorti en 1959), et à Dante & his Friends ("Little girl (you're my Miss America)", chanson écrite par le trompettiste Herb Alpert, spécialiste de l'easy listening tendance latino). Cette réédition propose les 12 titres dans un ordre différent de celui de l'album original, ce qui, en soit, n'est pas d'une importance capitale, les chansons pouvant être considérées indépendamment les unes des autres. En revanche, le CD propose 7 titres bonus, dont des versions différentes de "Surfin'" et "Surfin' safari", 1 face B de 45t, "Luau", 2 titres enregistrés à la même époque que l'album, mais restés longtemps inédits, et enfin les 2 titres du seul et unique 45t de Kenny & the Cadets, paru en 1961, groupe précurseur des Beach Boys, dans lequel on trouvait déjà Brian Wilson, son frère Carl et Al Jardine, ces 2 derniers futurs guitaristes des Garçons de la Plage, ainsi que Audree Wilson, la mère des Wilson brothers.

FRONTAL : Death eaters (CD, Klonosphere - www.klonosphere.com)

Petit rappel des faits Votre Honneur ! Les jeunes gens que nous jugeons aujourd'hui ont constitué leur petite bande en 2009. Depuis, de nombreuses sources concordantes nous apprennent qu'ils ont commis plusieurs méfaits avec d'autres gangs bien connus de nos services (Agnostic Front, Sepultura, Marilyn Manson). Vous conviendrez avec moi qu'il s'agit là de circonstances aggravantes, d'autant que, si personne n'a pu mettre fin à leurs agissements, il semble qu'ils ne se soient pourtant pas cachés, et qu'ils aient commis leurs exactions sonores au vu et au su de tous. Comment de tels dysfonctionnements ont-ils pu se produire alors que nous faisons tout ce qui est en notre pouvoir pour prévenir de tels actes ? Et voilà qu'aujourd'hui, Votre Honneur, ceux qui se font appeler Frontal, probablement pour, dans une forme de sursaut moral, éviter que leurs proches ne subissent la honte et l'opprobre qui ne manqueraient pas de les atteindre si la communauté avait connaissance de leurs activités quotidiennes, voilà qu'aujourd'hui, donc, ils osent faire paraître le résultat d'un lustre de turpitudes musicales. Quelques spécialistes de la "chose" parlent de death-core ou de trash-métal à leur propos. Je n'ose imaginer ce qu'on peut bien entendre derrière ces barbarismes capables à eux seuls de saper les fondements de notre belle culture musicale, celle qui fait notre fierté de citoyens civilisés. Au lieu de quoi, Votre Honneur, c'est toute une frange de notre belle jeunesse qui se laisse corrompre par ces flots de décibels, ces torrents de watts, cette orgie électrique. Rien que d'évoquer le passif des cinq prévenus, je frémis à l'idée que leurs jeunes adeptes puissent approuver leur attitude, voire, les mots me manquent rien que d'y penser, voire, disais-je, manifester leur enthousiasme en se précipitant à leurs pieds quand, d'aventure, ils se produisent en public. Abuser d'une telle innocence, Votre Honneur, relève d'un manque certain de la moindre compassion pour autrui. D'ailleurs, Votre Honneur, je ne saurais trop vous conseiller le port de bouchons d'oreilles puisque nous allons passer à l'étude de la principale pièce à conviction de ce dossier, à savoir l'écoute de ce qu'ils appellent leur premier album, et qui s'intitule "Death eaters". Je vous fais grâce de la traduction, qui ne pourrait qu'influencer votre jugement. Écoutons donc l'objet du délit, il le faut pour que la vérité se fasse jour. Avec tout mes respects, et bonjour à madame.

ZEBARGES : Dirty rotten killers (CD, Ortsid Latem Prod)

Inénarrables Zebarges, le groupe le plus dézingué de la planète trash-métal tendance mousseux, qui, contre vents, marées et roteuse s'obstinent à nous faire partager leur vision pour le moins psychotique d'une humanité dépravée, donc sublime. Posons le décor tout d'abord. Un chanteur-hurlleur au look de slasher fou et à la carrure de bûcheron anémique qui nous susurre des romances classées X d'un côté, le gauche, celui du larfeuille. Un gratouilleur au charisme de sex-symbol porno cheap 70's qui nous assène des riffs saugrenus de l'autre, le droit, celui des amplis et des pédales en tout genre qui font ressembler une scène à un cockpit de Boeing. Et une machine rythmique au milieu du bordel ambient, parce qu'il faut bien que quelqu'un serve de caution morale à ce capharnaüm sonore, et que, pour ça, un assemblage de processeurs fait toujours mieux l'affaire qu'un humain faillible. Au final, un ménage à trois qui pratique l'orgie sonore comme d'autres la partouze tarifée ou le banquet calorique. Eux appellent ça du vlöbeurghhh, mais je les soupçonne de vouloir se faire mousser à bon compte. D'autant qu'ils ne sont pas les derniers à vanter les mérites de la soulographie de bon aloi ("Les bâtards bourrés"), à cirer les pompes à quelques potes de passages (entre les zombies et l'Antéchrist, reste même une petite place pour Fantômas, c'est dire s'ils ont des relations), à castagner quand l'envie leur en prend, mais toujours avec classe ("Les gros beaux", "T haine T"), voire à roucouler sous le balcon de leur dulcinée, de préférence à poil, flamberge dressée, et en lui retroussant les cotillons, parce qu'ils ont aussi des manières et du savoir-vivre ("Still fucking you"). Et puis, ne nous invitent-ils pas à nous prosterner devant les grands anciens ? Qu'il serve au moins à quelque chose qu'ils reprennent le "I can't hardly stand it" de Charlie Feathers, via les Cramps, le tout au banjo irradié au césium 137, un résidu de poubelle nucléaire quoi. Si, avec tout ça, on ne leur décerne pas le titre d'amis publics n° 1, c'est à n'y rien comprendre.

SUDDEN INFANT : Wölfli's nightmare (CD, Voodoo Rhythm Records - www.voodoohythm.com)

Voici certainement l'un des disques les plus inattendus du label Voodoo Rhythm. Sudden Infant est un activiste de la scène noise industrielle berlinoise, même s'il est de nationalité suisse. Pourtant, quand mister Beat-Man voit Sudden Infant pour la première fois sur scène, il perçoit chez lui un côté blues qui l'autorise à demander à l'artiste d'enregistrer, justement, un album de blues. Le résultat est là, avec ce "Wölfli's nightmare". En fait, du blues industriel, puisque Sudden Infant, fidèle à lui-même, déclame des textes incantatoires et hallucinés, hurle et éructe comme un aliéné ou un damné, sur des loops électroniques déstructurés, ça, c'est le côté industriel, accompagné, parfois, d'une section rythmique pachydermique, ça, c'est le côté noise. Au milieu de tout ça, on peut entendre des samples de cuivres free-jazz, de violoncelle improvisé, de bruitages divers et variés, des machines en pleine révolution existentielle. Et je dois dire que la chose a un côté indéniablement attirant. On est évidemment à des années-lumière des 12 mesures syndicales, mais ce bric-à-brac sonore nous hypnotise, nous prend dans ses filets, et ne nous lâche qu'à la fin du disque, 3/4 d'heure plus tard. En fait, s'il y a effectivement du blues dans cet album, c'est dans la seule reprise du disque qu'il faut le chercher, le "Human fly" des Cramps, au traitement malsain et psychotique, qui rappelle, peut-être plus que l'original, le film "La mouche", celui de Kurt Neumann en 1958, avec Vincent Price, qui avait inspiré Lux Interior à l'époque. Entre Einstürzende Neubauten et Marilyn Manson, entre les Melvins et Throbbing Gristle, entre Frank Zappa et Kraftwerk. Y a de la place dans la niche.

MOVIE STAR JUNKIES : Still singles (CD, Beast Records)

Excellente initiative que la compilation de tous ces singles des Movie Star Junkies, singles pour la plupart introuvables, sauf à passer des heures, voire des journées, à fouiller les bacs de disques les plus improbables, et encore faudrait-il, en plus, parcourir une bonne partie du monde connu, c'est dire si la tâche s'avère ardue. Donc, tant pis pour la collectionnite, et vive la réédition sur support unique, même si ça a moins de charme. L'important reste la musique. C'est pourtant pas qu'ils soient si vieux ces 45t, tous parus entre 2006 et 2012, mais sur des labels éparpillés tout autour de la planète (Pays-Bas, Italie, France, Etats-Unis, Nouvelle-Zélande), et avec des tirages évidemment fort confidentiels, quand on connaît l'état du marché du disque, et plus spécifiquement du single, aujourd'hui. Mais on ne va pas refaire le monde, même s'il en aurait bien besoin. Un soupçon d'histoire pour ceux qui ne connaîtraient pas les énergumènes. Les Movie Star Junkies sont italiens, de Turin, et sévissent depuis 2005. Improbable duo à l'origine, un chanteur-organiste et un batteur, ils sont, depuis, passés à une formule plus classique en intégrant 2 guitaristes et 1 bassiste. A leur actif, à ce jour, 5 albums (celui-ci peut donc être considéré comme leur sixième), et une palanquée de singles ou split-singles, 14 pour être précis, dont 12 sont repris ici. Pas fainéants les gonzes ! Pour ce qui est de la musique, c'est une savante bolognaise de garage, de blues, de punk, pour faire simple et donner une idée, des ingrédients parfois servis séparément, parfois mélangés, toujours avec une bonne dose de trash, sans parler d'une côté foutraque qui leur fait parfois se prendre pour des électrons libres en pleine séance de transmutation nucléaire (le quasi free jazz "Almost a god", et son sax transgénique), ou pour d'innocents détrousseurs de cadavres (le "Requiem pour un con" de Gainsbourg disséqué à l'opinel émoussé). Il est amusant de noter l'évolution du groupe, puisque ces singles sont proposés dans l'ordre chronologique de leur sortie, qui passe d'un garage énergique à une musique toujours plus aventureuse, comme si les Gories avaient rencontré les Swell Maps au fin fond d'une cave à vin en manque d'aération depuis des lustres. Une compilation idéale pour une première approche globale d'un groupe décidément pas comme les autres.

E-ZINE

Recevez le zine via Internet en fichier PDF. Même présentation que le zine papier, mais avec la couleur en plus. Pour cela, envoyez-nous votre adresse électronique en précisant que vous voulez recevoir le zine par email. C'est gratuit et vous en faites ce que vous voulez : l'imprimer, l'envoyer à vos amis. Chaque numéro, selon le nombre de pages, fait entre 100 KO et 1 MO. Alors, à vos claviers.



FIXED UP : Fixed Up (CD, Closer Records - www.closerrecords.com)

Or donc, le label havrais Closer renaît de ses cendres, ce qui ne peut que réjouir ceux qui, à l'époque, se jetaient sur ses productions comme un coureur cycliste sur sa seringue d'EPO, et je sais de quoi je parle, j'en fus, des adeptes du label, pas des junkies sur 2 roues, pas de méprise. A priori, la politique du label est de sortir de la nouveauté, alleluiah, mais aussi, occasionnellement, de rééditer quelques-unes de ses productions les plus mythiques, montjoie saint denis ! Une politique de réédition qui commence derechef avec le repressage du premier album de Fixed Up, un trio de petites frappes havraises qui avaient le rock'n'roll chevillé au corps, au point de nous avoir balancé une paire d'albums que nous nous sommes pris en pleine gueule façon Cassius Clay matraquant Sonny Liston. On en porte encore les stigmates. Personnellement, ces 2 disques ont longtemps tourné sur ma platine. Imaginez donc ma jubilation de redécouvrir le premier d'entre eux, qui viendra remplacer avantageusement ma copie originale usée jusqu'au dernier atome de vinyl, un album réédité en cire, justement, ou en CD, selon votre degré d'affinité avec tel ou tel support. L'original était paru en 1984, avec ses 12 titres de rock'n'roll goûtu et de rhythm'n'blues graveleux (reprises de Wilson Pickett, John Lee Hooker et Easybeats de rigueur) et sa formule en trio cinglante comme le fouet d'une dominatrice. La réédition vinyl est à l'identique, tandis que le CD propose 4 titres bonus, dont les 3 du EP "On your line" paru en 1985, le titre éponyme étant une tuerie absolue, tandis que le "Riff bang pow" du groupe anglais the Creation nous renvoie aux influences 60's des normands. Pour compléter le bazar, une autre reprise, celle du "Ride your pony" de Lee Dorsey, qui n'était parue qu'en 1988 sur une sorte de "Best of" intitulé "No more". Notons que l'album avait été produit par Larry Wallis, vieux cheval de retour du proto-punk anglais, qui avait été le dynamiteur en chef des trop sous-estimés Pink Fairies, avant de faire partie de la première mouture de Motörhead. "Vital hours", second album de Fixed Up, enregistré en Australie, paraît en 1987, toujours chez Closer, qui devrait également le rééditer, tandis que le groupe splitte en 1988. Depuis, on a retrouvé François Lebas, le guitariste du groupe, au sein des Backsliders, et, plus récemment, puisque toujours en activité, d'Asphalt Tuaregs, le bonhomme n'ayant rien perdu de son énergie, même avec 30 ans de plus dans les ratches. En attendant, cette réédition est indispensable, et doit figurer dans toute bonne discothèque rock'n'roll qui se respecte, sinon, vous n'avez rien compris au truc.

HOPE : Storms the market (CD, Closer Records)

Bon, jeune groupe, premier album, (re)nouveau label, a priori, on pourrait se dire qu'on tient là la dernière sensation pop à la mode, du genre à se faire pâmer d'aise les vieux barbons de Rock & Folk qui n'en finissent plus de s'extasier sur des groupes à peine pubères tels de gériatriques libidineux à la porte d'un collège. Oui, mais non. Parce que, si Hope n'en est qu'à son premier album, ses membres, eux, ne sont plus vraiment des perdreaux de l'année, ni des agneaux du printemps. Et n'y voyez là rien de péjoratif, c'est juste qu'ils alignent les années d'expérience comme une dame de petite vertu qui aurait connu l'avant Marthe Richard. Comme dit l'adage : "C'est dans les vieux pots...". Pas toujours vrai, mais dans le cas de Hope, si. Petite présentation rapide des gaziers. A commencer par le chanteur et guitariste de la bande, Stéphane Hermlin, croisé il y a déjà un paquet d'années (85/94, à la louche) dans les excellents Shredded Ermines, quatuor originaire de Nevers qui n'hésitait pas à orner sa pop garageuse de banjo ou de mandoline là où tout le monde ne jurait que par la fée électricité en 6 cordes majeures. Citons aussi le batteur, Christophe Dumas, entendu avec Tony Truant ou l'm Half Divine, pop toujours même si les tendances power ou garage n'étaient, là non plus, jamais bien loin. En 2007, Hermlin et Dumas ont aussi monté le projet 1234's, quatuor doo-wop qui reprenait, a cappella, des chansons des Ramones. Quant au troisième musicien, Chris De Pauw, il semble avoir touché à tout, du jazz au slam. Sa particularité, plutôt que de jouer de la basse, il joue de la guitare baryton, instrument hybride, à 6 cordes, mais avec un manche plus long, et accordé plus bas qu'une guitare. Fallait quand même bien que, avec de tels antécédents, Hope se démarque de la masse. Musicalement, le groupe donne dans la pop, bien qu'autour ça scintille pas mal, avec quelques accents power, un peu de folk, une once de garage-blues, le tout traité avec classe, sincérité, énergie, et un savoir-faire insolent. Un groupe qui ne dépare pas au catalogue Closer.

Lilith LANE : Pilgrim (CD, Beast Records)

Troisième album pour la chanteuse et pianiste australienne Lilith Lane. Si je précise qu'elle est pianiste, c'est juste à titre informatif puisque, sur ce nouvel album, elle n'en joue pas une seule note, à l'inverse des deux premiers, qui étaient justement centrés autour de cet instrument. On se souvient aussi l'avoir vue et entendue accompagner le norvégien Mark Steiner avec ses 88 touches. Mais, ici, point de piano. C'est même un disque minimaliste que Lilith Lane a enregistré, avec juste une basse (ou une contrebasse), une batterie et une guitare. Et basta ! Le seul écart qu'elle s'autorise est une basse fuzz sur "Baby elephant print (Gina)", jouée par Mike Mariconda (Raunch Hands, Devil Dogs), qui a aussi mixé le disque dans son antre d'Austin, alors que la chose a été enregistrée à Madrid, avec des musiciens espagnols. Très international tout ça. Contrairement à ses précédents albums, aux sonorités et aux arrangements luxuriants, "Pilgrim" est nettement plus dépouillé et intimiste. Pas de grandes envolées lyriques, pas de fulgurances électriques, mais des chansons calmes, tranquilles, au mieux mid-tempo (comme "Champagne", et son rythme boogie lancinant, ou "Can't get enough", rock'n'roll sautillant), des chansons qui font la part belle à la voix de Lilith Lane. On pense quelquefois aux Cowboy Junkies dans cette volonté de privilégier l'atmosphère, avec ce chant d'une apparente fragilité, comme suspendu dans un espace-temps parallèle, cette guitare en retrait qui aligne des accords velvétiques, cette basse casanière, cette batterie ne fait que ce qu'il faut pour assurer la prise. Un disque à découvrir, une fois franchi l'écueil d'une pochette pas terrible.

GYPSY ROLLER : Champagne & rock'n'roll (CD, Sunthunder Records)

Il ont des goûts simples chez Gypsy Roller, du champagne et du rock'n'roll, j'en connais qui mettraient bien ça tous les jours à leur menu. Gypsy Roller est un groupe basé dans la région de San Francisco, emmené par le chanteur Gil Soliz (ex Champagne Cowboys, de Portland, Oregon). Gil Soliz, hidalgo qui ne peut guère cacher ses origines hispaniques, n'en est pas moins tombé dans une marmite où mitonnait un rock'n'roll tendance glam qui, de Johnny Thunders à Nikki Sudden, a toujours su conjuguer song-writing éclairé, arrangements classieux et éthique collant à l'épiderme. Chez Gypsy Roller, on cultive une certaine idée du rock'n'roll, qui veut que moins on en fait dans l'esbroufe, mieux c'est, une simplicité qu'on retrouve encore aujourd'hui chez des gens comme Dave Kusworth ou Kevin Junior (dont Gypsy Roller reprend d'ailleurs ici le "I come apart (a tragic comedy) cover", il n'y a pas de hasard). Chez Gypsy Roller, pas de cavalcades électriques débridées, pas de super-héroïsme de pacotille, pas de muscles apparents, mais plutôt une approche alanguie de la musique, des mid-tempos au parfum de margarita, des chansons qui trouvent un juste équilibre entre guitares électriques et ambiances acoustiques (l'harmonica ou le sax ne sont jamais anecdotiques). Pour tout dire, les Rolling Stones de la charnière 60's/70's, période Mick Taylor quoi, sont durablement installés sur la table de chevet, comme le prouve le blues à la slide "Under the stars", un régal. Tout comme cette autre stonerie, "Hold on Gypsy Roller", chantée par Savannah Soliz (madame, à la ville, je suppose), dont la voix n'est pas sans évoquer celle de Merry Clayton sur "Gimme shelter". Un groupe et un disque qui, s'ils regardent avec insistance dans le rétroviseur, n'en continuent pas moins de filer droit devant eux, sans nostalgie inutile, mais avec la volonté d'affirmer haut et fort leurs influences. Une sincérité qui ne peut que nous toucher.



STORIES OF LITTLE BOB - HISTOIRES POUR ROBERTO

(Krakoen - jnlevasseur@hotmail.com)

Dans la série, qui commence sérieusement à s'étoffer, des recueils de nouvelles noires compilés par Jean-Noël Levasseur sur le thème de la musique, voici donc celui consacré au havrais Little Bob, qui fait le pendant au premier bouquin, paru en 2006, consacré à Dominique Laboubée et aux Dogs. Même éditeur, Krakoen, et même présentation générale. Depuis près de 40 ans que Little Bob a entamé sa carrière professionnelle, il a sorti la bagatelle de 23 albums, soit avec Little Bob Story, soit en solo, dont 1 double, "The gift", en 2005, décliné en 2 chapitres distincts, un premier disque composé d'originaux, un second de reprises (Little Richard, Pretty Things, Dylan, Small Faces), ce qui, finalement, nous donne 24 rondelles de cire ou de plastique, et donc 24 auteurs s'étant inspiré chacun d'un de ces albums pour nous concocter des histoires courtes, et noires, puisqu'il s'agit du principe général de la collection. Et noires, voire même très noires, certaines le sont (Pierre Mikailoff, "Light of my town", Marion Chemin, "One story, volume 1", Jeanne Desaubry, "Wild and deep"). D'autres abordent le sujet d'une manière plus drôle, Frédéric Prilleux ("Ringolevio", quand Bob rencontre Lemmy sur fond de mafia du jeu), Gilles Poussin ("Live in the dockland", Petit Bob dans l'espace), Jez ("Break down the walls", Bob en pasionaria révolutionnaire). Mais tous font apparaître, d'une manière ou d'une autre, Roberto Piazza dans ces histoires de fiction, et presque tous le laissent dans son jus, Le Havre, quand ce n'est pas dans son élément, la route. Il y a dans ce recueil une unité globale de temps et de lieu qu'on ne retrouvait pas forcément dans les ouvrages précédents, comme si Little Bob était indéboulonnable, qu'il ne pouvait pas quitter Le Havre sans y revenir instinctivement, façon pigeon voyageur, qu'il ne pouvait pas vivre sans musique, ce qui, dans un cas comme dans l'autre, n'est que vérité vraie. Vous imaginez Little Bob ailleurs qu'au Havre, ailleurs que sur une scène à balancer son rock'n'roll revêché ou son blues grincheux ? Non, ce serait ça la véritable fiction, Bob démenageant à Colmar, ou Bob se lançant à corps perdu dans l'accordéon-musette. Autant espérer que le dalaï-lama écrive un traité sur l'art de la guerre, ou que Poutine ferme les goulags. Comme d'habitude, on retrouvera ici une bonne partie de la bande à Jean-Noël, des auteurs qui ne sauraient manquer ces rendez-vous rock et noirs, les Alain Feydri, les Jean-Luc Manet, les Mathias Moreau, les Max Obione, les Jean-Bernard Pouy sans lesquels ces recueils ne seraient peut-être pas aussi savoureux. Petit bémol cependant, l'éditeur Krakoen ayant mis la clé sous la porte depuis la parution de ce bouquin, il est désormais impossible de le trouver dans le circuit classique des librairies. Si vous êtes intéressé, le plus simple est encore de contacter directement Jean-Noël Levasseur par email (voir ci-dessus), qui vous indiquera la marche à suivre pour le commander auprès de lui, vu qu'il en a récupéré un bon stock. Petit Bob mérite bien ça.

The MAN IS BACK - A TRIBUTE TO JOHNNY CASH (CD, Beast Records)

Un peu plus de 10 ans après la disparition de "l'homme en noir", Beast Records prend l'initiative de lui rendre hommage à travers cet attachant tribute. Qui fait suite à un premier essai, en 2007, sous forme de 45t, avec les australiens Digger & the Pusycats, et les rennais Stout Brothers. Et puisque le noir était la couleur dominante chez Johnny Cash, dans sa façon de se vêtir (avec néanmoins l'invariable chemise blanche, pour faire contraste), dans les thèmes de ses chansons (il en est peu qui racontent des choses gaies), et, bien sûr, dans son traitement particulier d'une country crépusculaire, surtout les dernières années, avec ses albums d'une noirceur assumée pour le label American Recordings, Beast Records a choisi quelques artistes eux-mêmes peu réputés pour chanter les fleurs et les petits zoziaux. Beaucoup d'australien se sont investis dans ce projet, ce qui semble normal vu que Beast Records entretient une relation privilégiée avec ce pays. Notons donc la présence des Double Agents, des Spoils, eux-mêmes adeptes d'une musique plutôt décharnée, de Pete Ross and the Sapphire, du légendaire Spencer P. Jones (Johnnys, Beasts Of Bourbon) qui autopsie l'hymne "I walk the line", de Texas Tea, les plus country du lot avec leur reprise jouée de "I got a woman", certes de Ray Charles, mais que Cash avait interprété, avec June Carter, lors du concert à la prison de Folsom le 13 janvier 1968), de Black Pony Express, avec notamment Lilith Lane (voir la chronique de son dernier album page précédente), ou encore Stu Thomas, bassiste des Surrealists de Kim Salmon, qui s'approprie un autre classique, "Folsom prison blues", avec ce qui est probablement le plus beau vers jamais écrit dans une chanson, "But I shot a man in Reno just to watch him die". Pour

accompagner tous ces aussies, Beast Records a battu le rappel de quelques amis fidèles, comme le one man band limougeaud I Am A Band (ex bassiste des Lost Communists), avec sa reprise sensuelle de "Jackson", Hipbone Slim and the Kneetremblers, l'allemand Tex Napalm, toujours aussi classe, et même, surprise de taille, la résurrection du voisin rennais Philippe Pascal, l'ancien chanteur de Marquis De Sade, dont on n'avait plus de nouvelles depuis pas loin d'une éternité, il fallait au moins Johnny Cash, apparemment, pour le faire sortir de sa retraite musicale. Je n'ose dire que cet hommage remet Johnny Cash en lumière, lui qui en préférait l'absence, lui dont les bobos et autres yuppies, depuis sa mort, ont fait une sorte d'icône tutélaire de la bien-pensance culturelle (on sait quoi en penser quand on voit que ces mêmes bobos, les français du moins, vouent le même culte à cette burne de Johnny Hallyday), mais ce disque a surtout le mérite de se pencher sur les côtés les plus introspectifs de sa musique, qui correspondent souvent aux phases les plus critiques de sa propre vie. Si l'on prend en compte ses derniers albums sur American, on se dit qu'il aurait probablement apprécié ce disque, qui n'en est globalement pas si éloigné quant à son approche désincarnée.

ILS CHANTENT BOB DYLAN (CD, Magic Records)

Piochant dans son fond de catalogue, le label Magic Records sort périodiquement ce genre de compilation proposant des reprises de tel ou tel artiste. Il ne s'agit pas d'albums hommage au sens strict du terme, ces reprises n'ayant pas été enregistrées spécifiquement pour l'occasion, mais bel et bien au fil du temps. Et Bob Dylan, dans le genre, a suscité moult vocations. Cette compilation est essentiellement axée sur les reprises faites durant les années 60, collant donc au plus près au répertoire de l'époque de Bob Dylan. Au fil des plages, on retrouve quelques valeurs sûres, les Byrds, forcément, qui ont été parmi les premiers à se pencher sur le répertoire du Zim, les Hollies, les Turtles (autres grands zéloteurs), les Seekers, les Box Tops, Johnny Rivers, Manfred Mann, les Searchers ou les Nashville Teens. Ca, c'est pour les trucs les plus intéressants. Au rayon des bonnes surprises, on notera la reprise de "Girl from the north country" par Rod Stewart, qui, il est vrai, au début de sa carrière, a sorti quelques disques intéressants, avant de sombrer dans la pop et le disco putrides, la même chanson étant également reprise par les Silkies, dans une veine plus folk, mais pas moins réussie. Agréable reprise également de "Blowin' in the wind" par Marie Laforêt, dont j'étais à mille lieues de penser qu'elle puisse mettre Dylan à son répertoire, en anglais qui plus est, ce qui est un plus indéniable, à l'inverse de ce boy-scout insipide d'Hugues Aufray, également présent ici, avec l'une de ses adaptations massacre, "N'y pense plus, tout est bien", dont il a parsemé sa discographie, Hugues Aufray qui est à Bob Dylan ce que Pat Boone est à Little Richard, une pâle imitation tout juste risible, pour ne pas dire pitoyable. Après, il y a les trucs qui vont de moyen à quelconque, comme Cher, Joe Cocker, Nina Simone, dont on aurait attendu mieux, Eric Clapton, qui, en solo, n'a jamais atteint les sommets qu'il tutoyait quand il avait un vrai groupe autour de lui, Marmalade, les Grass Roots, George Harrison (même remarque que pour Clapton), Peter Paul & Mary, qui, hélas pour eux, avaient le même côté insignifiant que Hugues Aufray chez nous, trop lisse, sans aspérité, et donc sans âme, ou encore les Walker Brothers. Il y a clairement à boire et à manger dans cette compilation, même s'il n'y a pas de catastrophe majeure, à part Hugues Aufray, mais bon... Pour clore la chose sur une note imparable, Magic Records a inclus le "Positively 4th Street" de Bob Dylan lui-même, histoire de mettre tout le monde d'accord.



INTERNET

Le jeune groupe de Newcastle **Boy Jumps Ship** sort son 3ème EP sur **Rude Records**, "Lovers and fighters". Des refrains puissants et des mélodies intenses, le rock anglais ne nous avait plus habitués à de telles découvertes depuis bien longtemps : www.boyjumpsship.co.uk @@@ Ca fait un petit moment que je ne vous ai pas parlé du site **Rawk Invaders**, d'autant que viennent d'y être postés des extraits du concert de **Spermicide** au **Klub**, à Paris, en février dernier, de quoi recharger vos accés avant les vacances : www.rawkinvaders.com @@@ Le groupe le plus sexy de tout l'océan Pacifique se nomme **Labretta Suede & the Motel 6**. Une formation en Nouvelle-Zélande, une autre aux Etats-Unis, pour un rock'n'roll salace qui vous titille sous la ceinture, là où ça fait du bien : www.labrettasuede.com @@@ Elle aurait pu mettre d'accord **Janis Joplin** et **Muddy Waters** si ces deux-là avaient décidé, un jour de malchance, d'en venir aux mains. Elle s'appelle **Jewly** et son rock à fort indice d'octane mâtiné de blues au méthanol frappe fort et juste. A découvrir avant qu'elle ne se fasse bouffer par le business (elle a déjà fait la première partie d'Obispo, pas bon signe çà) : www.jewlymusic.com @@@ La nouvelle lettre d'info de **Deviance** (la 23ème) fait le point sur les dernières sorties du label (**Autonoms, Visions Of War, Psycho Squatt, Black Code, Human Compost**), et parle un peu boutique avec l'émission de radio et les concerts organisés par l'équipe. Bref, concis, essentiel : <http://steph.deviance.free.fr> @@@ Nouvelle publication chez l'éditeur **Rytrut**, "Entertain us", de **Gillian G. Gaar**, qui retrace l'ascension de **Nirvana**, et notamment les 2 premiers albums, avant donc la gloire et la chute. L'auteure est elle-même originaire de Seattle. 400 pages et une vingtaine de photos pour retracer les débuts d'un groupe mythique : www.rytrut.com @@@ Les **Vibrators** sont indestructibles. Les vétérans du punk anglais ont toujours bon pied bon œil malgré les rides et les années qui s'accumulent. Le punk ça conserve. Des news ici : <http://thevibrators.com> @@@ Après 2 ans d'efforts, le label **Pop The Balloon** sort enfin son anthologie consacrée au rock français des années 83/89, "Livin' underground". Sur 2 LP, retrouvez, entre autres, les **Froggies**, les **Boy Scouts**, les **Batmen**, les **City Kids**, les **Shredded Ermines**, les **Roadrunners**, les **Real Cool Killers**, les **Thugs**, les **Dum Dum Boys**, les **Privés**, **Fixed Up**, **Mister Moonlight**, les **Shifters** ou **King Size**. Que du haut de gamme, rien à jeter : <http://poptheballoon-records.fr> @@@ Nouveau numéro du web-zine **W-Fenec** (je suis obligé d'en dire du bien, les inconscients ont trouvé le moyen de citer mon blase là-dedans). Au sommaire (liste non exhaustive) : **Flying Donuts**, **Second Rate**, **Pixies**, **Shériff**, **Irradiates**, **Zoë**, **Black Zombie Procession**, **Decline**, **Justine**, **All For Nothing**, **Bad Siam Cat**. On télécharge fissa, on grille ses cartouches d'imprimante sur les 112 pages du bouzin, et on a de la lecture pour les longues après-midi à venir sur la page. Elle est pas belle la vie ? : <http://issuu.com/w-fenec/docs/mag-13> @@@ Quelques nouveautés sur le label américain **Strange Magic**, du genre **Channel 43**, **Chuck Norris Experiment**, **Egyptian Gay Lovers**, **Mary's Kids**, **T-55's**, ça ne se refuse pas, et comme le taux de change entre le dollar et l'euro est encore favorable à la monnaie européenne, ça compense les frais de port, aucune raison donc de se priver : www.strangemagicrecords.com @@@



<http://www.texavery.com/>

Vous aurez compris, à la lecture de l'adresse URL de ce site, qu'il est consacré à l'un des plus grands génies du dessin animé, **Tex Avery**. Certes, le site n'a rien de la page ultra-complète conçue par le fan hardcore, mais il offre une petite approche sympathique du bonhomme et de son oeuvre, via une courte biographie, et, surtout, la liste complète de tous ses cartoons réalisés pour la MGM entre 1942

et 1957, avec, pour chacun d'eux, un court synopsis pour savoir de quoi il retourne. **Tex Avery**, c'est bien sûr le créateur de personnages incontournables, au premier rang desquels **Droopy**, le chien nonchalant, **Red**, déclinaison sensuelle du Petit Chaperon Rouge, la rousse la plus incendiaire du monde du cartoon, qui servira de modèle à **Jessica Rabbit**, le fameux **Loup**, évidemment, **Screwball Squirrel**, l'écureuil fou, dont on se demande bien comment il a pu franchir l'écueil de la censure tant il est si révélateur dans une Amérique alors engagée dans la seconde guerre mondiale, **Lenny**, le chien plouc, **George et Junior**, autres chiens, décidément, dont la bêtise n'a d'égale que la lose, **Spike**, le bulldog, faire-valoir de Droopy. Pour illustrer tout ça, le site propose des captures d'écran, des papiers peints, ainsi que des extraits sonores, florilège des phrases culte des cartoons, dont le célèbre "You know what ? I'm happy." de Droopy. En anglais, bien sûr.

<http://www.neverland.net/bellamy/>

Je me souviens de l'heureux temps où, chaque mois, je me précipitais sur la revue **Casus Belli** (oui, entre autres défauts, je suis aussi rôliste, plus aussi assidu qu'avant, hélas ! faute de combattants autour de moi, mais on essaie quand même d'entretenir la flamme), et où je découvrais la bellaminette du dessinateur **Bruno Bellamy**, chargée d'illustrer l'un des thèmes généraux du magazine. Ce site, celui de Bruno lui-même, lui permet d'exposer son oeuvre à un public plus large que celui des différents magazines dans lesquels il continue d'officialier. Une large place est d'ailleurs faite à toutes ces bellaminettes, que Bellamy les dessine pour les besoins de sa page web ou pour la presse. Toutes aussi croquignolles les unes que les autres, grâce au trait tout en rondeur de leur créateur. Et si, vous aussi, vous craquez, une boutique en ligne vous permettra de vous offrir un original. Et si vous craquez vraiment, genre raide dingue amoureux qu'il vous faut votre bellaminette en permanence devant les yeux, pas de panique, toute une galerie de papiers peints vous permettra de surfer en bonne compagnie.



www.corgi.co.uk

Le site officiel de l'emblématique marque anglaise de modèles réduits **Corgi**. Voitures, camions, trains, avions, bus, il s'agit en fait d'une boutique en ligne où vous pouvez vous procurer tous les modèles disponibles de la marque. Ce qui peut être d'une aide précieuse si vous n'habitez pas dans une grande ville, puisque, comme dans beaucoup d'autres cas, disquaires ou libraires par exemple, il devient de plus en plus rare de trouver des points de vente de modèles réduits dans les villes de petite ou de moyenne envergure. Rendons grâce au libéralisme sauvage et à la grande distribution tentaculaire pour avoir tué le commerce de proximité. Or donc, désormais, pour assouvir votre vice, la collectionniste aiguë, mieux vaut habiter une grande ville, ou avoir recours à l'achat en ligne. C'est ce qu'a bien compris Corgi. A noter que, via le site, vous pouvez également avoir accès aux marques affiliées, comme **Airfix** (maquettes à monter), **Humbrol** (peinture pour maquettes), **Scaletric** (circuits électriques), **Hornby** (modélisme ferroviaire).

www.desproges.fr

Ah ! Quelle bouffée d'oxygène que ce site ! Vous, je ne sais pas, mais moi, je n'ai que 3 maîtres à penser dans la vie, **Pierre Dac**, **Coluche**,

Pierre Desproges et les Monty Python. Et ne venez pas me dire que ça fait plus de 3. Primo, j'ai toujours été nul en maths, deuxio, quand on accepte sans barguigner que les 3 Mousquetaires aient pu être 4, on ne la ramène pas. Or donc, vous aurez compris que ce site a pour but avoué la vulgarisation de l'oeuvre de Pierre Desproges (1939-1988, selon l'indicateur des chemins de fer). Après une courte entrée en matière sous forme de biographie approximative, les zillions de pages restantes ne proposent qu'une seule chose, citations, aphorismes et textes du grand homme (oui, il était bien plus grand que Triboulet, le nain préféré de François 1er, ça vous la coupe hein ?). Et il n'avait pas la langue dans sa poche le trublion, au contraire, celle-ci pendait fort allègrement pour tripoter le verbe et chatouiller l'éloquence, qui n'en demandaient pas tant et qui se pâmaient d'aise, que ce soit sur scène, à la radio (sous forme de réquisitoires qui ne pouvaient faire pencher la balance de la justice que vers la culpabilité du prévenu, avec circonstances aggravantes, le café et l'addition) ou à la télévision (avec Desproges, même les émissions de Jacques Martin ont réussi à provoquer une peu d'intérêt chez les spectateurs ayant un QI supérieur à 80, dingue non ?). Depuis sa disparition (il était parti pêcher le crabe, il n'est jamais revenu, je ne vous raconte pas le loyer en retard), son oeuvre, d'orale, est devenue écrite (l'inverse du bac, donc, ce qui est une preuve de bienséance), se déclinant au fil d'innombrables ouvrages (pour le tricot, la broderie et la tapisserie, je ne suis sûr de rien) disponibles dans les meilleures triperies, tandis que, telle la Vierge Marie devant la première Bernadette Soubirous venue, le prophète continue à apparaître régulièrement sur nos écrans plats par la magie de machins en plastique ronds appelés DVD (l'avait pas pensé à ça le Jean-Claude, il y a 2000 ans, amateur va). Bref, une adresse à retenir et à coller dans vos favoris séance tenante, sous peine de vous raser et vous barber sévère quand le poutou sera venu... Euh, y a un truc qui va pas là... Ah non, pas le poutou, la bise, je confonds toujours.

Jello BIAFRA and the GUANTANAMO SCHOOL OF MEDICINE : White people and the damage done (CD, Alternative Tentacles)

Ca fait toujours plaisir d'avoir des nouvelles de cette vieille branche de Jello Biafra, notamment à travers un nouvel album. Celui-ci est son deuxième avec Guantanamo School Of Medicine, le groupe formé en 2008, à l'occasion de son 50ème anniversaire. Un groupe qui a récemment connu quelques changements de personnel, avec l'arrivée du bassiste Andrew Weiss (ex Ween et Butthole Surfers), le frère de Jon Weiss, premier batteur du groupe qui, lui, en revanche, a repris sa liberté, remplacé par Paul Della Pelle (ex Helios Creed). En ce qui concerne les guitaristes, ce sont toujours Ralph Spight (ex Victims Family) et Kimo Ball qui assènent leurs accords vindicatifs. Comme Jello Biafra, qui a toujours, hélas, de nombreuses occasions de se mettre en rogne quand on voit l'état du monde aujourd'hui, pas plus reluisant qu'il y a 35 ans, à l'époque des débuts des Dead Kennedys. Un Jello Biafra qui conserve une aura d'intégrité à peine écornée, en 2011, par l'annonce d'un concert qu'il devait donner en Israël. Et l'on peut effectivement se demander quelle mouche l'avait piqué d'accepter de se produire dans un tel pays au fascisme assumé. Le concert fut finalement annulé, mais quand même, il y a désormais une petite tache sur son engagement politique jusque-là plutôt immaculé. Et même avec une chanson comme "Mid-East peace process", il aura désormais du mal à faire oublier ce faux pas. Ceci étant, avec ce nouvel album, Jello Biafra apporte toujours son soutien aux causes qu'il croit justes, comme avec "Shock-U-py !", un hommage au mouvement "Occupy", très actif aux Etats-Unis et en Espagne, grâce aux campings sauvages organisés devant les principales places boursières de ces pays. Dans le même ordre d'idée, un titre comme "Werewolves of Wall Street", en parodiant le titre du dernier film de Martin Scorsese, "The wolf of Wall Street", va plus loin dans la dénonciation des ravages de la haute finance mondiale sur notre quotidien. En transformant le loup de Scorsese en loup-garou, Biafra veut démontrer que cette finance est encore plus difficile à anéantir qu'on ne peut le penser, comme un loup-garou est plus difficile à abattre qu'un loup. Dans "The brown lipstick parade", Biafra s'en prend aux différents groupuscules néo-nazis qui fleurissent un peu partout, aux Etats-Unis bien sûr, mais aussi dans le monde, et qui se cachent de moins en moins. Grâce à la complaisance des gouvernements, ils avancent de plus en plus à visage découvert, et parviennent même à gagner une image de respectabilité de plus en plus précise, et donc de plus en plus dangereuse. L'exemple du Front National, à nos portes, est suffisamment éloquente. Avec "John Dillinger", il dénonce les moyens utilisés par les politiques pour détourner l'attention des peuples quant aux vrais problèmes de société. Comme le gouvernement américain des années 30 avait fait de John Dillinger, petit braqueur

de banque parmi d'autres, l'ennemi public n° 1, sous-entendu le seul danger pour le peuple américain, pour mieux occulter les ravages économiques causés par la Grande Dépression, les classes politiques se focalisent sur des détails insignifiants pour mieux dissimuler l'ampleur de leur incurie, dans le meilleur des cas, ou de leur corruption, le plus souvent. La politique de l'écran de fumée, de l'os à ronger, pour poursuivre leurs propres activités mafieuses. Et on pourrait multiplier les exemples, chaque chanson étant en soi un pamphlet. Musicalement non plus, Jello Biafra ne déroge pas à sa propre éthique. C'est toujours de punk dont il s'agit, coléreux, enragé, revendicatif. Avec toujours ces réminiscences rock'n'roll qui ancrent la musique de ses différents groupes dans une vraie tradition américaine électrique. On se souvient notamment des riffs surf des Dead Kennedys. Avec Guantanamo School Of Medicine, c'est plus du côté du proto-punk de Detroit qu'il faut chercher une correspondance, le MC5 et les Stooges, ou du rock'n'roll haute énergie à tendance garage plutôt propre à la Scandinavie ou à l'Australie. 10 titres de pure adrénaline, augmentés de 4 bonus, remix ou versions longues de morceaux de l'album qui, il faut bien le dire, n'apportent pas grand-chose à la cause, à part la séminale section de cuivres qui agrémente le remix de "The brown lipstick parade", swing et jazzy en diable. Comme si Jello Biafra les avait ajoutés histoire de remplir à ras la gueule le temps alloué par le support CD (on est à quasiment 78 minutes).

AGROTOXICO : XX (LP, Red Star Recordings/Mass Productions/Break The Silence Records & Promotion/Dirty Faces/Pumpkin Records)

20 ans et toutes leurs dents (enfin, j'imagine, je ne suis pas allé y fourrer mon nez pour les compter), Agrotoxico fêtent leur anniversaire en grandes pompes avec ce nouvel album (pour les béotiens, "XX" ce n'est pas qu'un format de film de cul, ça veut aussi dire 20 en chiffres romains). Au doigt mouillé, c'est leur quatrième LP studio, à quoi il faut ajouter un live, et deux splits. C'est pas le groupe le plus prolifique du monde, mais mieux vaut la qualité que la quantité (c'est une généralité, il peut y avoir des exceptions). Et dans le genre qualité, pas de souci, Agrotoxico, c'est du certifié bio. On sent la sueur sous les bras, l'haleine de bouc après avoir descendu le pack de bières, le t-shirt imprégné de tabac froid, c'est garanti sans déodorant de marque, sans gel ajouté, sans molécule synthétique dans l'eau de toilette. C'est d'ailleurs pas un hasard si les photos qui ornent la belle pochette ouvvrante ont été prises sur scène, et pas dans un studio climatisé. C'est en live qu'ils ont appris la vie Agrotoxico, ils veulent le crier haut et fort, et le live, au Brésil (sont de la région de Sao Paulo), ça doit sûrement encore avoir des airs de guérilla urbaine. Faut pas s'étonner de les entendre donner dans un anarcho-punk insurrectionnel, avec de délicates touches de hardcore pour nous caresser la couenne à rebrousse-poil, des fois qu'on n'ait pas compris le message en première instance. D'ailleurs, pour renforcer le propos, ils traduisent leurs paroles en anglais sur la pochette, vu que, au naturel, ils chantent dans leur langue maternelle, le portugais (et le premier p'tit con qui dit "comme Linda De Suza", je lui fais bouffer sa collection complète de Lio, sans déconner). Sinon, à part ça ? Bah, pas grand-chose, y a plus qu'à pogoter, on n'a pas tous les jours 20 ans.

FORMATS COURTS

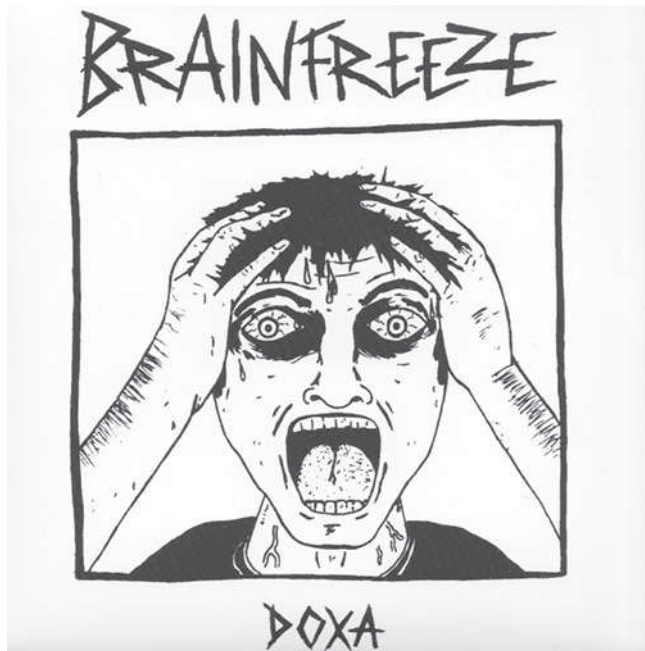
MADJIVE : Keep quiet (CD autoproduit)

Après 2 albums (en 2 ans, ça ne rigole pas), Madjive nous expédie un petit 4 titres nerveux, tendu et vitaminé. Un concentré de punk-rock largement arrosé de garage et de rock'n'roll, pas le genre à amuser le terrain, à baguenauder la truffe en l'air, ni à s'émerveiller de l'éclosion des primevères. Leur trip à eux, ça semble plutôt le run autoroutier pied au plancher, si possible en brûlant un peu de gomme, et en ajoutant 3 gouttes de nitro-méthane dans le réservoir, juste pour dégraisser les durits. Un truc qui vous ragailardit sitôt inséré dans le lecteur à rondelles (non, c'est pas une cochonnerie). Rhaa !!! Ca fait du bien !

BRAINFREEZE : Doxa (CD, Can I Say ? Records - canisayrecords.com)

Apparemment, tout le monde, groupe et label, semble présenter ce disque comme une démo. Soit. Mais je connais des démos pires que ça, et de "vrais" disques aussi. Parce que le bazar est quand même bien roulé. Il est vrai que, aujourd'hui, les studios ont atteint une qualité sonore à des années-lumière de l'amateurisme qu'on a pu connaître avant (ça, c'est mon côté vieux con ancien combattant), ce qui ne peut que bénéficier à tout le monde, les groupes en premier

lieu, et les auditeurs qui peuvent se régaler de "demos" telles que celle-ci. Brainfreeze est un trio classique, guitare-basse-batterie, mixte, dont l'élément féminin, Marthe, prend aussi l'essentiel des parties vocales. Et le moins qu'on puisse dire, c'est que la demoiselle à l'organe expressif. Remarquez, il vaut mieux, compte tenu de la musique proposée, un post-punk intense, sonique, avec juste ce qu'il faut de zigouigouis aventureux pour nous interpeller. Les compositions sont maîtrisées, l'interprétation sans faille, la production en béton, et l'emballage sympathique avec une pochette ouvriante es sérigraphiée du plus bel effet. Démo d'accord, mais loin du côté cheap qu'on peut parfois associer à ce terme.



HERB MELNICK : Sckocom (CD, Chabane's Records - www.chabanesrecords.c.la)

Un groupe qui sort de nulle part, du moins pour moi, mais probablement pas pour leur famille ou leurs amis, et qui sort ce qui semble être son premier CD. 5 titres d'un métal plutôt bon enfant, qui tient plus d'un punk intense que d'un extrémisme bruiteur, avec des mélodies affirmées, des riffs puissants, et un chant gredin. 4 originaux et 1 reprise, en l'occurrence "Quelques mots sur le cirque électoral" de René Binamé, qui n'est pas l'influence première qu'on irait chercher chez un groupe métal, ce qui confirme les orientations punky de la chose. Et hop ! De l'art de retomber sur ses pattes. Un bon premier jet.

The ANGRY CATS : Rock'n'riot in town (CD, Nidstang - www.theangrycats.com)

Ca faisait un petit moment qu'on l'attendait ce nouveau CD des Angry Cats, après le prometteur premier EP d'il y a 2 ans. Les Angry Cats, c'est le projet rockabilly de Fred Alpi. Enfin, rockabilly, c'est pour résumer, parce que le terme est un poil trop réducteur. Certes, les Angry Cats se sont bâtis sur de solides fondations rock'n'roll, mais ça ventile plus large que ça, arrosant le gigot de larmichettes punk ou de gouttelettes country ("He who laughs best laughs last"), selon les envies. En ce sens, "Rock'n'riot in town" est nettement plus diversifié, plus dur aussi, que "The Angry Cats", même si le trio ne se renie pas, et qu'il garde sous le coude cette ambiance rockabilly qui lui sert de fil conducteur. La guitare est alerte, la basse virevoltante, la batterie sautillante, le chant teigneux, bref, on a là un beau rendu bien rock'n'roll, juteux et saignant comme il se doit, du genre à vous ouvrir l'esprit si toutefois vos goûts musicaux vous faisaient pencher vers une monomanie trop intégriste. Y a pas à tortiller de la hanche, les Angry Cats, s'ils puisent dans le passé, n'en sont pas moins réellement ancrés dans un présent où la sono est non seulement devenue mondiale, mais aussi intemporelle.

OXLEY'S MIDNIGHT RUNNERS : We are legion (CDEP, Oi ! The Boat/Randale Records)

Rancid se faisant relativement rare ces derniers temps, Lars Frederiksen a décidé de débaucher un brelan d'autres musiciens, du côté de Phoenix, Arizona, et de monter un nouveau groupe, un de plus, il va bientôt pouvoir remplir une compil à lui tout seul au rythme où il forme ses gangs. Parmi les gonzes, on note la présence de Mike, le chanteur des Fatskins. Avec de telles recrues, faut pas chercher loin le genre de musique d'Oxley's Midnight Runners, c'est du punk-rock cradingue, avec des dégoulinures oi !, notamment au

niveau du chant, des refrains fédérateurs, des riffs accrocheurs. Pas de fioritures là-dedans, mais une efficacité d'équarisseur, ce qui semble la moindre des choses quand on voit le CV de tout ce petit monde. Apparemment, si j'ai bien tout compris, ce EP n'est que le premier d'une série que le groupe semble vouloir longue et féconde. Largement de quoi étancher la soif musicale des fans du père Lars.

ALARM : Alarm (EP, Les Nains Aussi/Break The Silence Records & Promotion/No Gods No Masters/I Love Cops/Tossin Rec/Contre-Choc)

Ne pas confondre cet Alarm (sans article) avec la merde new wave des années 80 (avec article, mais sans saveur). Ceux-là sont originaires de Grenoble et pratiquent un punk-rock avec quelques relents cold-wave qui ne sont pas désagréables. Un peu l'équivalent alpin des Frustration parisiens, avec chant féminin (la demoiselle officie aussi à la batterie) qui n'est pas le dernier à s'énerver ("Play loud"). Les riffs répétitifs de guitares rappellent les meilleurs titres de Joy Division (les plus rapides, les plus punks), et les beats hypnotiques nous renvoient aux prémices d'un cold-punk à la PIL. A priori, c'est pas ce que j'affectionne le plus, mais il y a chez Alarm une fraîcheur de ton nettement punk qui permet de dépasser les clivages purement cold, et qui, donc, m'affole diablement les papilles auditives. Une bonne petite surprise.

SAVAGE RIPOSTE : Fire & smoke (EP, Acratos/Contre-Choc)

De Lyon nous arrive ce trio de power-punk qui pilonne grave les sillons d'un EP au format 25cm, pas le truc banal, et qui mitraille velu, sans se poser de questions. Ou plutôt si, il s'en pose, du genre existentielles ("Nihilisme romantique", "New disorder"), de quoi engager un pronostic vital déjà bien malmené par les saloperies multinationales ("Chemical trails", "Fire & smoke"). Si vous vous demandez encore s'il est utile de réagir face aux insanités de ce monde, la riposte sauvage de Savage Riposte devrait vous apporter une réponse sans appel. Oui ! Et pour ça, rien de tel que la rue comme terrain de jeu anarcho-militant. Ce disque n'est pas fait pour vous faire bronzer, mais plutôt pour vous cramer les amygdales à coup de cocktail Molotov.

The ATTENDANTS : Metropol agencies (CD, Can I Say ? Records/Les Disques Vaillant)

DIEGO PALLAVAS/The ATTENDANTS (Split EP, Les Disques Vaillant/Kanal Hysterik)

C'est dingue ça ! J'avais jamais entendu parler des Attendants jusqu'à aujourd'hui, et voilà que 2 disques reçus coup sur coup m'apprennent leur existence. C'est bien la peine de payer un réseau d'espions pour me tenir informé. D'autant que "Metropol agencies" est le deuxième album du groupe nantais. Je sens que je vais prendre des mesures drastiques de restructuration du petit personnel indicateur. Or donc, the Attendants sont un trio, qui semble avoir quelques accointances avec Justine, autre groupe nantais notoire, même si je n'ai pas réussi à savoir si les deux groupes partageaient quelques-uns de leurs musiciens, ce qui, en soi, n'a que peu d'importance. L'important, c'est le punk-rock chamboule-tout délivré par le groupe, qui revendique fièrement ses influences 90's, qui passent par les saveurs hardcore qu'on perçoit de ci de là. Des fois, on est à la limite du punk à roulettes, ce qui, dois-je le confesser, n'a rien de rédhibitoire. On se laisse emporter par le tourbillon sonore généré par un groupe au trop-plein de saine vitalité, qui pète la santé, et qui vous balance ses accords sémillants en rigolant de la bonne blague qu'il est en train de vous faire. En complément d'information, il y a aussi ce split EP partagé avec Diego Pallavas. Le truc a déjà 2 ans, mais, là encore, il était passé entre les mailles de nos chaluts. Face the Attendants, on est sur la même longueur d'onde que sur l'album, on ajoute juste 2 inédits à la collection de punk-songs ébouriffantes. Face Diego Pallavas, on retrouve toute la verve et la gouape des vosgiens, notamment sur l'ironique et cynique "Saint Nazaire", dont le texte est signé de Fikce, ci-devant batteur de Justine, encore eux, ça commence à sentir l'inceste à plein nez, et qui, en plus, joue justement des tambours dessus, histoire d'en rajouter du côté des soupçons de consanguinité musicale de tout ce petit monde. Mais que fait Christine Boutin ?



BERURIER NOIR : Souvent fauché toujours marteau (2CD, Archives De La Zone Mondiale - www.archivesdelazonemondiale.fr)

En 2012, quand le label Archives De La Zone Mondiale décide de ressortir l'intégrale de la discographie de Bérurier Noir, on met les petits plats dans les grands. Les bandes sont remasterisées et la présentation, en superbes pochettes cartonnées, est nettement plus agréable que les 2 pressages précédents, en boîtiers plastique. En revanche, côté musique, le fan n'a que peu de nouveautés à se mettre sous la dent. En fait, seuls 2 disques présentent des inédits, le live "Viva Bertaga" (voir chronique dans le n° 101), et le dernier album studio du groupe, avant la séparation, "Souvent fauché toujours marteau", dont auquel que je vais vous causer présentement là dis-donc. L'album sort en septembre 1989, 2 mois avant les concerts d'adieu de l'Olympia, en novembre, qui servent de support à "Viva Bertaga". Au moment de l'enregistrement de "Souvent fauché toujours marteau", Bérurier Noir a subi une sévère cure d'amaigrissement après les démissions d'une partie des membres du "troupeau d'rock" quelques mois auparavant. Ils ne sont que 4 à entrer en studio pour mettre en boîte ce dernier album, le noyau dur François et Loran, ainsi que Mastro, saxophoniste et tambour-major, et Jean-Mi (le futur Junior Cony), aux machines diverses, dont Dédé, la célèbre boîte à rythmes. Au fil des chansons apparaissent bien quelques invités, dont l'une des Titis, mais c'est néanmoins en formation restreinte qu'est conçu le disque, qui offre son lot de futurs derniers classiques du groupe, comme "Scarabée", "Deux clowns", "Camouflage", "Soleil noir", "Ainsi squattent-ils", "Protesta" ou "Djebel". Un album qu'on retrouve sur le CD 1 de ce pack. Mais vous aurez compris que c'est sur la seconde rondelle qu'on trouve ce qui fait une grande partie de l'intérêt de cette réédition (pour ceux qui possédaient déjà l'album original). Un CD qui s'ouvre sur les 2 titres du 45t "Vietnam Laos Cambodge", paru en 1988, en soutien à l'association Sampan, qui s'occupait de la situation des boat-people du sud-est asiatique, single qui, lors de la première réédition CD de l'intégrale Bérurier, en 2004, s'était retrouvé en bonus sur l'album "Abracadaboum". C'est après qu'on arrive aux 6 inédits de cette nouvelle sortie. 3 remix ("Scarabée", "Deux clowns" et "Camouflage", en version dub pour ce dernier), une version alternative de "Vietnam Laos Cambodge", et 2 live ("Scarabée" et "Soleil noir" enregistrés en 2005 à Brest, lors de l'éphémère reformation bérurier). En revanche, "La danseuse de l'orient", présenté comme un inédit, et enregistré à Québec en 2004, n'en est pas un, puisque le morceau était disponible sur le live "Chants des meutes" paru en 2005. Ni "En pensant", probablement la dernière chanson enregistrée par Bérurier, avant la séparation s'entend, qu'on avait pu découvrir en 2003, lors de la sortie du double DVD "Même pas mort", double DVD accompagné d'un CD, "Bloody party", qui proposait, pour la première fois, ce morceau. Mais bon, ne faisons pas la fine bouche et ne chipotons pas, cette nouvelle édition de "Souvent fauché toujours marteau" est bien accorte.

MOLLY McHARREL : (C'est) Mort pour la gloire (CD, Les Disques De Géraldine/Contre-Choc/Le Silence Des Moutons/Vegas Records/To Loose Punks)

Dans nos belles provinces, on a les influences qu'on peut... ou qu'on mérite, c'est selon. Prenez les toulousains de Molly McHarrel, des punks qui viennent pourtant du pays du cassoulet, mais qui nous servent un punk tendance bretonne presque aussi vrai qu'au pays des embruns, c'est dire si ça brouille les pistes. Les mecs, et la fille, déboulent en kilt, sortent flûte et biniou de leurs poches (ça a des poches un kilt ?), tout en avoinant grave sur leurs guitares. Débrouillez-vous avec ça ! Ah, j'allais oublier que, en sus, ils vouent un amour zoophile pour la race ovine, avouez qu'ils ne font pas grand-chose pour être catalogués et bien rangés dans un petit tiroir tout bien étiqueté les loustics. Au moins, il est facile de comprendre pourquoi ce premier album fouette grave ses relents de Dropkick Murphys ou de Pogues, y a comme une filiation évidente. En plus, si on tire des lignes entre Boston, Londres et Toulouse, y a toutes les chances pour que le triangle ainsi délimité englobe celui des Bermudes, ce qui ne risque pas de nous rassurer quand aux origines de ces Molly McHarrel sortis de sous la pompe à bière. Si le surnaturel commence à s'intéresser au punk, on n'est pas sorti des ronces. En même temps, ça expliquerait aussi pourquoi des punks prennent la défense des ours des Pyrénées, des moutons en route pour la tonte, des caniches à leur mémère, des Fabienne ou des petits couillons, mais pas des vieux qui font chier, y a des limites. Au moins restent-ils lucides. "C'est mort pour la gloire" qu'ils disent. Bon, c'est sûr que pour the Voice, je veux pas dire, mais ça me paraît mal barré, en revanche, au Bar de la Marine à Plougastel, ça sent le méga-tabac assuré, comme quoi, la gloire, c'est vachement relatif.

DEZES : Permis de détruire (CD, FFC Productions - <http://ffcproduction.free.fr>)

Guinguamp, charmante bourgade des Côtes d'Armor, un beau jour (ou bien était-ce une nuit ?) de 2004, 4 jeunes gens bien sous tous rapports, propres sur eux, polis et tout, se disent comme ça, tout de go, et si nous formions un ensemble musical pour tromper notre ennui ? Tope-là, sitôt dit, sitôt fait, nos gaillards se précipitent incontinent vers le magasin de musique local. Mais les temps sont durs, le stock est limité, ne restent plus que en vitrine que 2 guitares, 1 basse et 1 batterie, et, dans un coin, 4 micros. Soit. Nos 4 amis auraient préféré monter une petite formation de musique de chambre, le sort en décide autrement, et une fée punk qui passait par là aussi, qui ensorcelle aussitôt les dits instruments, et qui transforme nos chères têtes blondes en punks incisifs, éternels et rentre-dedans. Ce sont les voisins qui ont dû être étonnés. Elle est pas belle mon histoire ? Elle est pas crédible ? Ah bon ! Vous êtes sûr que c'étaient déjà des petits keupons avant de former le groupe ? C'était donc prémédité ? Diantre, fichtre et palsambleu, voilà qui est bigrement déroutant. Ca expliquerait donc pourquoi ils semblent si remontés contre (presque) tout le monde, au point de s'en prendre avec véhémence aux principales institutions qui sont les fondements même de notre si belle société. J'ai ainsi noté qu'ils vilipendaient la religion ("Ni dieux ni maîtres"), au risque de se vouer aux flammes de l'enfer, qu'ils vouaient aux gémonies les politiciens ("Douce France"), qui ne veulent pourtant que notre bien, qu'ils combattaient le néo-nazisme et le fascisme ("Jeune recrue", "Je suis raciste"), pourtant la pensée montante de notre Europe unie, qu'ils dénonçaient la peine de mort, un mal cependant nécessaire pour purger les rangs parfois un tantinet turbulents des couches populaires, qu'ils crachaient sur les maris violents ("Femmes martyrisées"), qui doivent bien avoir de bonnes raisons, qu'ils condamnaient la chasse au gros gibier ("Une balle dans le front"), un sport si noble pratiqué par notre saine aristocratie, gardienne de traditions séculaires, qu'ils s'en prenaient même au capitalisme triomphant ("Permis de détruire"), alors que ce sont ces soi-disant nantis qui font tourner la boutique, parce que s'il fallait compter sur les pauvres pour ça, nous ne serions pas encore sortis du Moyen-Age. Ah la la ! Qu'il est dommageable de constater qu'une partie de notre belle jeunesse se laisse aller à de telles turpitudes morales, punks comme ils disent. Que n'ont-ils acquis un violon, une flûte traversière, un hautbois ou un triangle quand il en était encore temps ?

ONE THOUSAND DIRECTIONS : Minuscule lives (CD, No Routine Records/Les Disques De Géraldine/Reglisce Records/Deux Pieds Deux Dents)

Sont agaçants tous ces jeunots. Ils vous collent la honte dès qu'ils plaquent leur premier accord, vu qu'ils jouent mieux après une semaine de répétition que vous au bout de 10 ans, et, qu'en plus, ils sont tellement prolifiques qu'ils vous sortent des disques comme vous faites un sort à votre pack de bière, avec un débit de mitraillette qui ferait passer une Sten pour un vulgaire pistolet à eau. Tabernacle ! Prenez, au hasard, One Thousand Directions, de Nantes, ou pas loin, ça fait à peine trois ans qu'ils se sont pacés, et ils ont déjà déclaré 2 EP à l'état-civil. Mais c'était pas assez visiblement, puisque le troisième frelu vient tout juste de sortir de la matrice, et c'est un beau bébé, un album, carrément, oui mâême Michu, c'est comme je vous le dit. Un album, un vrai de vrai, qui pèse ses 13 titres sans une once de graisse superflue. Et il a de l'organe avec ça. Il réveille déjà tout le quartier avec son punk-rock débrouillard. Faut dire qu'avec 3 têtes pensantes, 6 bras et 6 jambes, il a de quoi écraser la concurrence balbutiante. Avouez que, dans le genre mutant, ils n'y sont pas allés de main morte les joyeux parents. Les récrés, à l'école, ça va donner quand la bande de triplés va brancher ses guitares, pendant que leurs petits camarades en seront encore à jouer aux billes ou aux osselets. Et je ne vous ai pas encore parlé des tontons, comme Justine ou War For Peace, qui viennent leur filer un coup de paluche salutaire de ci de là. Autant dire que la dynastie est bien installée, et qu'elle ne semble pas prête à laisser sa place à de vilis usurpateurs. Ca promet !



AUTORAMAS : Musica crocante (CD, Scatter Records - www.scatter.com.ar)

Toujours aussi appétissants les brésiliens d'Autoramas, et je ne parle pas seulement de Flavia Couri, l'affriolante bassiste, qui serait capable de faire se défroquer un couvent entier de jésuites, les 2 mâles de la bande, pour des raisons différentes, attirent, eux aussi, l'attention. Gabriel Thomaz, le chanteur-guitariste, et principal compositeur, parce qu'il sait vous trousser d'insolentes ritournelles garage, addictives et acidulées, du genre à vous faire piocher dans le paquet d'amuse-gueule jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien à se mettre sous la dent. Si vous êtes capable de résister à un truc comme "Abstrai", c'est que vous êtes définitivement perdu pour la cause garage. Et que dire de l'instrumental "Guitarrada II", où des rythmes de samba nous invitent à twister en remuant un popotin qui n'a plus été à pareille fête depuis longtemps. Sur scène, avec Flavia, tous 2 jouent les zébulons montés sur ressort en titane. Increvables. Quant au batteur, Bacalhau (morue en portugais, faut oser porter un blase pareil), il est le digne rejeton du lapin Duracell, tout aussi endurant, mais plus cinglé, plus bastonneur, et plus déconneur, n'hésitant pas, dès que le tempo lui laisse la moindre seconde de liberté, à s'affranchir de ce fil à la patte pour nous divertir de quelque pitrerie bon enfant, avant de reprendre le cours de ses fioritures percussives. Depuis la première fois où je les ai découverts sur scène, je n'ai jamais oublié ce dépucelement sonore, chaque nouvel album faisant remonter le long de ma moelle épinière des flots de jouissance sonore comme au temps de mes premiers émois musicaux en électricité majeure. Bref, "Musica crocante", sous ses atours de sucrerie riche en glucose de synthèse, avec ses couleurs de confiserie chimique, et ses saveurs onctueuses de délice édenique ne risque pas de me faire changer d'avis, ni de crémier. Accro je suis, accro je reste. D'autant que cet album nous permet aussi de nous délecter des efforts musicaux d'autres coquins du même acabit, comme avec "Maquina", un électro-surf écrit par Gabriel Thomaz en collaboration avec les uruguayens de Supersonicos, la reprise de "Domina", encore une tuerie, de leurs compatriotes de Liss, ou, plus surprenant, la reprise de "Blue monday" de New Order, dont ils conservent le côté dansant, tout en l'enjolivant de tournures garage plus proches de leurs préoccupations. De la musique croustillante affirmant-ils dans le titre de leur nouvel album, y a pas tromperie sur la marchandise, pas de publicité mensongère, pas d'arnaque, c'est exactement ce qu'on entend tout au long des 13 titres du disque. Bon esprit.

SAPIN : Wrong way (LP, Azbin Records/Beast Records)

Premier album pour Sapin, jeune groupe rennais qui, à trop regarder les westerns de Sergio Leone, a fait un vrai transfert de personnalité, et se croit donc aujourd'hui investi d'une mission sacrée, celle de redonner vie à un cinéma de genre bien malmené ces derniers temps, y compris par Hollywood. Bon, d'accord, Terrence Bill, Lee Van Beef et Larry Cooper, comme noms de guerre, ça peut faire rigoler un bon coup, mais moi, à votre place, je valerais quand même mes sourires narquois et mes ricanements moqueurs, parce que les 3 gaillards, quand ils défourailent, c'est pas pour amuser la galerie, c'est bien pour larder de plomb la couenne des mécréants et des sacrilèges que vous êtes. On ne déconne pas avec les idoles. Et puis, bien sûr, à force de mater du paysage désertique en 16/9 XXL, ça finit pas donner des idées d'évasion et de grand départ. Et quand on chevauche au milieu des cactus, des serpents à sonnette et des villes fantômes, on a des envies de country, comme une future maman a des envies de fraises à Noël. Foin donc des origines géographiques, qui ne sont finalement que des hasards du destin, parfois un tantinet taquin le destin, et laissons libre cours à ses vraies pulsions. La Vilaine n'est pas le Colorado, soit, mais c'est pas ça qui va empêcher Sapin de chatouiller la country d'un médiateur égrillard. Parce que la country, faut vous y faire, c'est le biberon du groupe, son bac à sable, son 4 heures, son oxygène, on n'entend que ça sur leur album, avec un peu d'atours garage, quelques particules de sueur surf, ou un shot de whisky sixties. Ce qui nous donne un disque plutôt envoûtant, goguenard et foutrement sexy, du genre à vous faire lever la guibolle et le shaker your ass sur un square-dance brinquebalant au fond d'un saloon crapoteux, entre un pistolero bravache, un ange perdu aux charmes vénénéux, un cow-boy mal dégrossi, un ivrogne relou ou un pied-tendre naïf. Là où le premier qui sort son flingue a forcément gagné. Et à ce petit jeu, le brelan d'as de Sapin a tendance à faire sauter la banque, malgré un nom fort peu glamour, sauf pour le fossoyeur local, et une pochette à double détente, du genre à faire criser d'apoplexie les culs-béni de la paroisse.

RAMONETTES : Live in Montpellier (DVD autoproduit)

Bon, si je vous parle de ce DVD, c'est par pure gourmandise, vu qu'il n'est disponible nulle part. Il est juste visionnable sur Vimeo, ce qui est déjà pas mal. Ce petit film propose des extraits d'un concert que les Ramonettes ont donné à Montpellier en 2006, lors de l'une de leurs tournées européennes du début des années 2000. Les Ramonettes se sont formés à Adelaide, Australie, en 2001, juste après la mort de Joey Ramone, afin de rendre hommage aux Ramones. Les Ramonettes, c'était Suzy Ramone au chant et à la guitare, fan hardcore des faux-frères new-yorkais, au point d'en avoir repris le pseudo, la mignonnette Shannon the Cannon à la basse, et Andy Bunney (ex Exploding White Mice) au chant et à la batterie. Et puisqu'il s'agissait d'un tribute-band aux Ramones, l'essentiel de leur répertoire leur était évidemment consacré, avec 2-3 chansons originales pour lier le tout. Des reprises des Ramones traitées façon girl-groups 60's, à la Shangri-Las, dont Joey, notamment, était lui-même très friand. Les Ramonettes, c'était fun, frais et acidulé, un vrai régal. Sur cette vidéo, le groupe interprète 8 chansons en 16 minutes, génériques compris, temps réglementaire et syndical de toute bonne reprise des Ramones qui se respecte. "Blitzkrieg bop", "53rd & 3rd", "Cretin hop", "Now I wanna sniff some glue", avec un invité au chant répondant au nom de DJ Joey, "Pinhead", "Suzy is a headbanger", inévitable celle-là, "Let's dance", pas des Ramones, d'accord, de Bobby Freeman, mais ils l'ont si bien assimilée que c'est tout comme, et "Rock'n'roll high school" sont ainsi passés à la moulinette Ramonettes pour notre plus grand plaisir. Un plaisir qu'on ne peut plus savourer que comme ça, le groupe ayant splitté il y a déjà une paire d'années. Dommage.

Duke ELLINGTON and his MEN : Concertos, showcases and features 1938/1957 (2CD, BDJazz - www.bdmusic.fr)

Cabu a beau être devenu un sale con réactionnaire (comme en témoigne la "renaissance" de Charlie Hebdo, avec ce salopard de Philippe Val), on ne peut pas lui dénier au moins une qualité, même si c'est la seule qui lui reste, son amour du jazz, comme en témoigne toute une série de pochettes de disques dessinées pour les besoins de diverses collections, telle celle conçue par le label BDJazz, même si le nom de Cabu est abusivement mis en avant dans l'histoire, puisqu'il n'a rien à voir avec la sélection des titres, se "contentant" d'illustrer la chose. Mais foin de polémique, restent de beaux objets, des doubles CD qui offrent parfois un panorama inhabituel de l'oeuvre de quelques grands noms du jazz, comme Duke Ellington, qui nous intéresse ici. A côté de sa discographie "officielle", Duke Ellington, qui a vu passer au sein de son orchestre quasiment tous les plus grands instrumentistes dans leurs domaines respectifs, s'est aussi attaché à leur rendre hommage à travers des pièces "parallèles", des mini-concertos qui s'articulent autour d'un soliste. 42 de ces morceaux sont rassemblés ici, enregistrés entre 1938 et 1958. Au fil des plages, on peut ainsi apprécier la virtuosité de ces intervenants de luxe, les saxophonistes, Johnny Hodges, Al Sears, Harry Carney, Ben Webster, Willie Smith, Paul Gonsalves, les clarinettes, Jimmy Hamilton, Barney Bigard, les trompettistes, Cootie Williams, Willie Cook, Cat Anderson, Rex Stewart (en fait un cornettiste, mais on ne va pas pinailler), Clark Terry, Taft Jordan, Ray Nance, Harold Baker, les contrebassistes, Jimmie Blanton, Oscar Pettiford, les trombonistes, Britt Woodman, Quentin Jackson, Tyree Glenn, Lawrence Brown, Joe "Tricky Sam" Nanton. Accompagnés par l'orchestre de Duke Ellington au grand complet, à l'exception des 2 titres où le contrebassiste Jimmie Blanton n'est accompagné que du seul piano d'Ellington, du morceau où Tyree Glenn bénéficie de l'appui d'une formation restreinte, avec quand même les 2 pianos de Billy Strayhorn et Ellington, et d'un titre où Oscar Pettiford n'est soutenu que par Ellington et le batteur Sonny Greer, tous ces maîtres sont littéralement portés par cette dynamique de groupe qui leur permet de se transcender et de nous donner à entendre une partie de l'étendue de leur talent. Et quand on sait que, au sein de l'orchestre du Duke, figurent d'autres grands noms, comme le trompettiste Dizzy Gillespie ou le contrebassiste Wendell Marshall, on mesure la richesse des différentes incarnations de l'orchestre que le pianiste était parvenu à réunir autour de lui. Au menu également, quelques mélodies célèbres, "Tea for two", "Summertime", "Sophisticated lady", "Body and soul", "Ain't misbehavin'" ou "Mood indigo", histoire de jalonner le parcours de quelques points de repère incontournables. Une approche différente de l'oeuvre de Duke Ellington, qui a toujours tenu à mettre en valeur les musiciens de son orchestre, ce dont on ne peut que lui savoir gré.

LAST CHANCE GARAGE : Last Chance Garage (CD autoproduit - <http://lastchancegarage37.blogspot.fr>)

Premier disque de ce groupe tourangeau aux allures de big band, ou de revue, au sens rhythm'n'blues du terme, puisque on dénombre pas moins de 12 argousins sur la photo qui figure au dos de la pochette, façon Commitments du Val de Loire. Et la comparaison n'est pas fortuite, puisque Last Chance Garage propose un incendiaire cross-over de garage, de soul et de rhythm'n'blues dopé à la vitamine C et au concentré de caféine. Un chanteur dont la voix rappelle parfois celle d'un Screamin' Jay Hawkins, à peine moins patinée au Bourbon, à la Lucky Strike et aux copeaux d'acier, des chœurs féminins qui évoquent les belles heures des girl-groups des 60's, et qui donnent le meilleur d'elles-mêmes sur un "Maneaters" aux relents de "Get off the road", l'anthem de Faded Blue, écrit par Herschell Gordon Lewis pour son film "She-devils on wheels", et magnifié par Poison Ivy pour les Cramps, des cuivres qui dégoulinent de swing et de feeling, de véritables chutes Victoria tuyautées au sax ou à la trompette, un orgue retapé au son Stax d'origine, une batterie tribale qui donnerait des sueurs froides à Tarzan lui-même s'il se retrouvait aux mains des Gaboni (celui qui tape sur ses tams-tams est une vieille connaissance, Eric, ex cogneur classieux des Roller Coaster). Tout ça au service d'un rhythm'n'blues aux relents cinématographiques de série B, avec son lot d'horreur ("Jekill and Hyde", "Wolfman"), ses voyages intersidéraux ("Rocket to Mars"), son érotisme torride ("Streapteaser"), son humour cynique ("Laughing over my grave"). Vous aurez compris qu'on tient là une belle bande d'allumés, aux racines profondément enfoncées dans la gadoue, à la tête plongée dans la brume moite, aux tripes prêtes à encaisser le moindre affûtiau surnaturel. La chasse aux zombies est ouverte, qu'on se le dise.



ZOE : Raise the veil (CD, Great Dane Records - www.greatdanerecs.com)

15 ans déjà que Zoe rémoule son heavy rock'n'roll tendance stoner sur les routes d'Europe, qu'il croise le fer avec tout ce que le continent compte de pourfendeurs de riffs et de forgers de rythmes plombés, qu'il s'acoquine avec les pires engeances d'une scène rock'n'roll à des années-lumière du rock consensuel et politiquement correct qu'on nous déroule au kilomètre et dont on voudrait nous faire croire qu'il s'agit du must en matière de subversion. Zoe s'en branle. Pour eux, ce qui compte, c'est d'écluser quelques gorgeons entre deux accords bien grasseyeux, d'étaler quelques litres de sueur sur le parquet glaireux des bars et des clubs les plus improbables, de se frotter le cuir clouté avec une horde de chevelus capables de headbanger en cadence sans perdre le tempo, de retrouver, au hasard des concerts, quelques potes indéfectibles avec qui échanger force bourrades dans le dos. D'ailleurs, des potes, y a pas que sur la route qu'ils les croisent, il y en a aussi une belle brochette sur ce disque, comme Vincent Hernault (habituellement cogneur de Lofofora ou du Bal Des Enragés), comme Carl Langlet (usuellement hurleur de Dee N Dee, leurs cousins germains nordistes, leurs frères d'armes, leurs jumeaux électriques), ou comme cette canaille de Jex Spector (traditionnellement crachoteur et gratteur de Spermicide, un groupe qu'on a l'habitude d'héberger sur notre label, même si on sait qu'il faudra refaire le papier peint après leur passage). Que du cadavre, que de la fine lame, que du tireur d'élite, au service d'un album, le troisième, sur lequel Zoe aligne encore de foutues pièces d'artillerie capables de faire entendre raison à n'importe quelle bastion rock'n'roll soi-disant imprenable. N'ont peur de rien ni de personne Zoe, et surtout pas des ersatz à peine dignes de massacrer le riff de "Whole lotta love". Zoe, c'est les potards bloqués à 11, peuvent pas descendre en dessous, ils les ont soudés, c'est le limiteur de décibels explosé dès le premier accord, le truc n'étant pas prévu pour un tel traitement, c'est la bimbelotterie qui danse le twist sur les étagères tellement les watts pleuvent dru. Zoe, c'est clairement pas de la musique pour fillette, ni pour mauviette, faut déjà avoir du vécu pour tenter l'expérience, sinon c'est comme pour le premier litron de vodka, la gueule de bois est méchante le lendemain. En revanche, si, au fil du temps, vous avez habitué vos molécules à supporter le traitement, ça se descend comme du petit lait au réveil, c'est tellement bon que ç'en est même jussif. A consommer sans modération.

